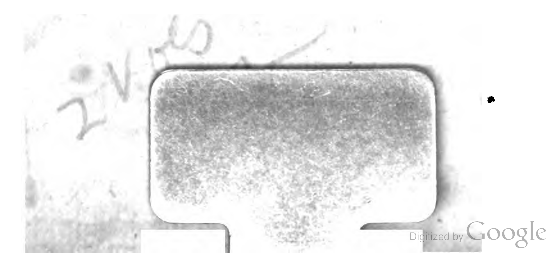



TRIA JUNCTA IN UNO
VINCIT
VERITAS
TRIA JUNCTA IN UNO



CALLISTHENE,

OU

LE MODELE DE L'AMOUR

ET

DE L'AMITIÉ:

Ouvrage mêlé de caracteres & de moralités ; qui apprennent à connoître le cœur humain, & à se conduire dans la vie.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS.

M. DCC. LXV.

A LA JEUNE HORTENSE.

CET ouvrage, aimable Hortense, pouvoit-il être publié sous d'autres auspices que sous les vôtres? Vous, dont les sentimens sont si beaux, & si conformes à tout ce qui se trouve ici tracé de noble & de vertueux : Vous qui primez dans votre sexe, aussi glorieusement que ce sexe prime sur le nôtre.

C'est en vous que j'ai puisé ces admirables sentimens; & c'est proprement votre ouvrage que je vous consacre. La douce habitude que je me suis faite de vous connoître & de vous aimer, m'a appris qu'il n'y a rien que de distingué dans votre maniere de penser; rien que de grand & de généreux dans

votre ame, rien que d'honnête & de vertueux dans votre conduite. De ce beau modele que j'avois devant les yeux, il ne pouvoit résulter que des idées louables.

Aux graces de la nature & aux charmes de la jeunesse, vous joignez, adorable Hortense, les dons précieux d'un caractere aimable, d'un esprit délicat, & d'un goût exquis. Que je m'estime heureux d'avoir eu le bonheur de vous plaire; car vous me permettrez de me glorifier hautement d'un si rare avantage. Puissent les doux liens qui nous unissent durer, par le mêlange de nos cendres, au-delà de nos jours.



PRÉFACE.

DEpuis que le public est inondé de romans, & que les presses ne gémissent, pour ainsi dire, que de ces sortes d'ouvrages, il devroit, ce semble, en être dégoûté & rassasié. Le goût néanmoins qu'on a pour toutes ces futilités, ne laisse pas de se soutenir ; parce que la plûpart de ceux qui aiment la lecture, ne cherchent qu'à s'amuser, & à charmer l'ennui qui les consume. Ce seroit en vain qu'on entreprendroit de réformer ce mauvais goût. Il ne s'agit que de présenter au public des ouvrages en ce genre, qui l'amusent & lui soient profitables, qui le récréent & l'instruisent tout ensemble ; & non point de ces frivoles historiettes, remplies d'inutilités vicieuses, dont la lecture ne produit d'autre fruit, que la corruption de l'esprit & du cœur.

» Le roman, selon la juste définition que » nous en donne une illustre dame de nos » jours *, n'est autre qu'un discours en

* *Madame Dacier, préfac. sur l'odyssée d'Homere*, pag. 47. & suiv.

» prose, inventé pour gâter les mœurs, ou
» du moins pour amuser inutilement la jeu-
» nesse, par le récit de plusieurs avantures
» fausses, sans aucune fiction, ni allégorie;
» où l'on impute à des héros des foiblesses,
» & des extravagances, opposées à toute vé-
» rité historique des temps, des lieux, des
» mœurs, & des caracteres.

A cette définition, on reconnoît sans peine une infinité d'ouvrages pernicieux, qui se répandent & infectent la pureté des mœurs. Le bien public demanderoit donc qu'on en donnât, qui fussent diametralement opposés à ceux-là; c'est-à-dire, des discours qui formassent les mœurs, & qui instruisissent utilement la jeunesse, par une sage morale, déguisée sous l'allégorie de quelques ornemens fondés sur la vérité de l'histoire, pour les temps, comme pour les lieux & les caracteres. Nous en avons quelques-uns de cette sorte; & c'est à ceux-là qu'il seroit à souhaiter que les jeunes gens voulussent s'attacher.

Je n'ai pas eu d'autre objet dans celui-ci. Je n'ai cherché qu'à le rendre utile & amusant. J'y ai semé par-tout des exem-

ples & des moralités utiles pour tous les âges de la vie. Deux modeles sur-tout en font la principale substance, qui ont de quoi frapper & étonner le lecteur. Dans l'un, c'est un amour sage & réglé, qui se soutient, même après la mort de l'objet aimé, avec une constance dont on ne voit plus d'exemples. Dans l'autre, ce sont deux amis étroitement unis, qui se disputent tour-à-tour à qui l'emportera par l'amitié, la reconnoissance, & la générosité. En un mot, nulle partie de cet ouvrage, qui ne présente des leçons propres à inspirer l'amour de la vertu & la haine du vice.

Le fond en est pris de Plutarque *, dont voici le passage tout entier, dans l'excellente traduction d'Amyot. » En la ville » d'Aliarte, située au païs de la Bœoce, fut » jadis une jeune pucelle, d'excellente » beauté, nommée Aristoclea, fille de Theo» phanes. Deux jeunes hommes poursuivoient » de l'avoir en mariage, Straton Orchome» nien, & Callisthenes Aliartien. Straton » estoit le plus riche & le plus amoureux » de la fille; car il l'avoit vuë comme elle

* Plutarch. in amat. narrat. n°. 1.

» se lavoit en la fontaine de Hercyne ;
» qui est en Lébadie, d'autant qu'elle de-
» voit le lendemain porter à la procession de
» Jupiter-roy la sacrée corbeille : mais Cal-
» listhenes avoit l'avantage, d'autant qu'il
» estoit un peu parent d'elle. Si ne sçavoit
» Theophanes ce qu'il avoit à faire ; car
» il craignoit Straton, comme celui qui
» estoit le plus riche & le plus noble de tout
» le païs de la Bœoce ; & en vouloit re-
» mettre le choix & option à l'oracle de
» Trophonius. Mais Straton qui avoit en-
» tendu des domestiques de la fille, qu'elle
» inclinoit plus envers lui, poursuivoit que
» l'élection fust remise au bon plaisir d'elle.
» Mais comme le pere Theophanes lui eust
» demandé, à la vuë de tout le monde, lequel
» elle aimoit mieux avoir pour mari, &
» qu'elle eust préféré Callisthenes ; Straton
» montra bien sur l'heure qu'il estoit fort
» marri de ce rebut. Mais deux jours après,
» il s'adressa à Theophanes & à Callisthenes,
» disant qu'il vouloit demeurer en bonne
» grace & amitié avec eux ; encore que
» quelque male fortune lui eust par
» envie osté l'espérance du mariage de la

» fille. Eux trouverent fort bon ce propos,
» tellement qu'ils le convierent ensemble
» au festin des nopces : mais cependant il fist
» provision d'un bon nombre de ses amis,
» & de grosse troupe de valets, qu'il dis-
» tribua & cacha par les maisons de ses
» amis, jusques à ce que la fille, selon la
» coustume du païs, descendist à la fontaine,
» qui s'appelle Cissoessa, pour sacrifier aux
» nymphes les sacrifices de devant les espou-
» sailles. Lors ceux qui estoient en em-
» busche, accourants de toutes parts, se
» saisirent d'elle ; mesmement Straton qui
» la tiroit à lui le plus qu'il pouvoit :
» Callisthenes au-contraire la retiroit aussi de
» son costé ; & ceux qui estoient avec lui ;
» jusques à tant qu'on ne se donna garde
» que la pucelle trespassa entre les mains de
» ceux qui la tireient, les uns contre les
» autres, deça & delà ; & ne sçeut-on que
» Callisthenes devint sur le champ, s'il
» se tua lui-mesme, ou s'il s'en alla en
» exil hors du pays de la Bœoce : tant y a
» qu'on ne sçeut jamais depuis qu'il devint.
» Mais Straton, à la vuë d'un chascun,
» se tua lui-mesme sur le corps de la
» pucelle.

Voilà le canevas sur lequel j'ai travaillé. Quant au temps où l'événement arriva, comme Plutarque n'en dit rien, j'ai cru devoir y suppléer, en adaptant son récit à des époques fixes & certaines, & à des points d'histoire connus. Telle est l'époque de la conspiration de quelques Thébains, que les Lacédémoniens avoient chassés de leur patrie, & qui y rentrerent avec gloire : ce qui arriva, selon tous les chronologues l'an du monde 3626. & avant J. C. 278. Telle est encore la bataille des Romains contre les Samnites : on sait que la guerre fut très-longue entre ces deux peuples ; elle dura près d'un siecle, c'est-à-dire, depuis l'an 200. jusqu'à l'an 300. avant J. C. Ces époques sont antérieures à Plutarque qui, florissoit sous Trajan mort la cent dix-septieme année de J. C.

Je n'ai point touché à la maniere prompte & subite, dont cet écrivain fait mourir notre héroïne ; parce que ce seroit ôter au dénouement de sa vie, tout ce qu'il a de plus terrible & de plus frappant. Toutes les circonstances que j'aurois pu ramener, pour amplifier le récit de cette mort, n'auroient fait que gâter l'épisode.

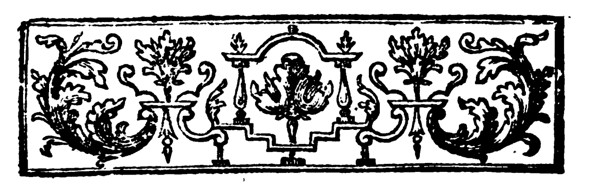
Dans le ſtyle, je me ſuis écarté de la route ordinaire que ſuivent les auteurs de nos romans. La plûpart y emploient un langage affecté, tiſſu d'expreſſions recherchées, d'enflures outrées, de termes qui s'éloignent également du bon ſens & de la raiſon. Je me ſuis borné au ſtyle ſimple & modérément orné; & j'ai évité le langage trop élevé, parce qu'il eſt l'écueil du diſcours. J'ai regardé comme le fruit du mauvais goût, cette profuſion d'ornemens & de graces déplacées, dont quelques écrivains chargent leurs dictions; cet uſage de pointes & d'afféteries, qui fait qu'on ne veut rien dire qu'avec eſprit; ce ſtyle enfin que l'on fait coupé, & chargé de beautés étrangeres. J'ai cru que tout écrivain jaloux de ſa propre gloire, devoit s'attacher à ſimplifier, pour ainſi dire, ſes penſées & ſa façon d'écrire; préférer le ſolide au brillant; & n'employer qu'un ſtyle périodique, nombreux, uniquement accompagné des beautés naturelles, ſimples & uniformes, qui ſeules peuvent faire l'excellence des bons ouvrages.

Enfin, qu'on ne cherche point dans les portraits & les caracteres que je donne, ni

clef ni application. Je déclare ici avec sincérité, que je n'ai eu qui que ce soit en vue. Si l'on m'interprete, malheur à celui qui fera l'interprétation ; tout le scandale viendra de lui. Ce n'est pas un tel ou un tel homme en particulier que j'ai eu devant les yeux ; c'est le genre humain entier. Ce ne sont pas les hommes d'un seul pays, mais ceux de toutes les régions civilisées, qui ont fourni la matiere de mes réflexions. J'ai taché d'instruire ; mais je n'ai point eu dessein de mordre, ni d'outrager. Ensorte que je dirai volontiers avec M. de la Bruyere, » que je proteste contre tout chagrin, » toute plainte, toute maligne interpréta» tion, toute fausse application, & toute » censure ; contre les froids plaisans & les » lecteurs mal-intentionnés.



CALLISTHENE,



CALLISTHENE,

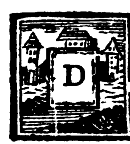
OU

LE MODELE DE L'AMOUR

ET

DE L'AMITIÉ.

LIVRE PREMIER.


E toutes les régions civilisées du monde, la Grece fut celle qui fut autrefois parvenir au plus haut degré & au plus éminent période de la splendeur & de la gloire. On y voyoit de toutes parts régner la galanterie, la politesse, les plaisirs, & les grandes magnificences. Athe-

nes ſur-tout étoit le centre des délices de la Grece ; mais rien ne rendit cette ville ſi célebre que la ſageſſe de ſon gouvernement, & l'attention extrême qu'on y avoit pour l'éducation de la jeuneſſe. L'excellence de ſes écoles ne contribua pas peu à lui acquérir cette haute réputation qui l'éleva au-deſſus de toutes les autres villes du monde.

C'étoit dans ces écoles que les ſeigneurs Grecs envoyoient leurs enfans pour y prendre les principes de la religion & des ſciences, & s'y former dans la pratique de toutes les vertus civiles. Calliſthene fut de ce nombre. Il avoit pris naiſſance à Aliarte, ville de la Béotie, province de Grece, qu'on appelle aujourd'hui Stramulipa, ſous l'empire du Turc. Aliarte étoit ſituée à la droite de l'Helicon près du lac Copaïs, & avoit de fortes murailles pour enceinte. Près de la ville étoit une fontaine

appellée Cissusa ou Cissoesa, dans laquelle les Aliartiens croyoient que les nourrices de Bacchus avoient lavé ce dieu, dès que sa mere eut accouché de lui ; & cela, parce que les eaux en étoient d'une belle couleur de vin, & très-bonnes à boire. Le tombeau d'Alcmene qui avoit épousé Amphitrion en premieres noces, & Rhadamante en secondes, étoit auprès de cette fontaine. La ville fut ensuite ruinée par les Romains, durant la guerre contre Persée.

Hermocrate qui avoit donné le jour à Callisthene, y tenoit un rang distingué. Ce sage pere jugeant que de tous les biens, le plus précieux est sans doute celui d'une riche éducation, envoya de bonne heure son fils à Athenes, afin de lui procurer dès ses plus tendres années toutes les instructions qui pouvoient contribuer à le former & à le rendre utile un jour à la république. Il engagea

auſſi un de ſes amis, nommé Metrodore, qui demeuroit à Orchomene, ville de la Béotie, peu éloignée de celle d'Aliarte, & dont les richeſſes étoient immenſes, d'envoyer aux mêmes écoles ſon fils, appellé Straton, du même âge que Calliſthene. Orchomene fameuſe par le temple des trois Graces, l'un des plus anciens de toute la Grece, étoit une des plus agréables villes de la Béotie. Il y avoit une fontaine que ſes eaux pures & ſalutaires avoient rendue célebre dans tout l'univers. Le fleuve Cephiſe couloit auprès de cette fontaine. Rien n'étoit ſi délicieux ni ſi charmant que ſon canal & ſes bords qui embelliſſoient ſi fort ce ſéjour, qu'on en avoit fait la demeure ordinaire des Graces. Ce fleuve prenoit ſa ſource dans la Doride, couloit de-là dans le pays des Phocéens, puis dans la Béotie où il arroſoit le territoire d'Orchomene; & après avoir tra-

versé le lac Copaïs, il alloit se jetter dans l'Euripe. Orchomene après avoir été quelque-temps sous la domination des rois, changea son gouvernement en une sorte de république. Cette ville fut long-temps florissante & possédoit des richesses infinies : Homere assure qu'elle envoya pour sa part trente vaisseaux au siege de Troye. Elle essuya depuis, différentes révolutions. C'est aujourd'hui une ville peu considérable qui n'a conservé de toute sa splendeur passée, que le seul nom d'Orchomeno.

Hermocrate & Metrodore unis par les liens d'une amitié très-étroite, furent ravis de donner une même éducation à leurs enfans, afin de perpétuer leur union & de la cimenter entr'eux de bonne heure. D'ailleurs, Metrodore pensoit tout de même qu'Hermocrate sur l'attention extrême qu'on doit apporter à bien élever la jeunesse. C'étoit même le

goût général de la nation. En ces temps heureux, un citoyen auroit cru manquer aux plus essentiels de tous ses devoirs, s'il ne s'étoit appliqué à former ses enfans à la vertu, & à faire tourner à l'avantage de la patrie les divers talens que la nature pouvoit leur avoir distribués. Aussi venoit-il à manquer des généraux pour la conduite des armées & la défense de l'état, des magistrats pour juger les peuples, & des prêtres pour cimenter le culte & les pratiques de la religion, la république n'étoit point en peine de remplacer tous ces différens sujets; elle les trouvoit dans la plûpart des familles.

Callisthene & Straton s'empresserent à l'envi de répondre aux intentions de leurs parens. Ils firent de l'étude & des occupations littéraires, leur unique attache. Ils étoient proposés pour modeles dans tous

les degrés qu'ils parcoururent des écoles Athéniennes. Plus ils croissoient en âge, plus ils croissoient en vertus. Callisthene étoit vif & enjoué ; il avoit l'esprit délié & beaucoup de pénétration. Straton paroissoit plus posé ; il avoit une grande solidité, & un éloignement marqué pour toutes les bagatelles de son âge. Ils étoient tous deux pleins de religion & de vertu : le plaisir des sens, que la jeunesse prend d'ordinaire pour son guide unique, n'avoit pour eux que de fort impuissans attraits.

Cette conformité de caracteres & de sentimens, si propre à former la sympathie la plus étroite, peut faire juger de l'étendue de l'amitié qui régna entre Callisthene & Straton ; en effet, ils vivoient dans l'union la plus intime. Ils ne se quitterent point jusqu'à la fin de leurs études. De plus, comme ils étoient égale-

ment destinés, l'un & l'autre, pour la profession des armes, ils firent leurs exercices & prirent leurs leçons académiques, sous les mêmes maîtres, dans les palestres ou gymnases d'Athenes, qui étoient à-peu-près ce que sont aujourd'hui nos académies.

Après avoir fini leurs exercices, ils retournerent tous deux en Béotie. Callisthene se rendit à Aliarte, & Straton à Orchomene. Ce dernier néanmoins vint bientôt rejoindre Callisthene; il avoit des parens en grand nombre dans Aliarte qui l'appellerent auprès d'eux. Ces deux illustres éleves des écoles Athéniennes firent l'admiration générale; on ne parloit dans toute la ville que de Callisthene & de Straton. Le premier étoit parfaitement bien fait, d'une taille riche & déliée; il se présentoit de la meilleure grace du monde. Le second, d'une taille au-dessus de la médiocre,

avoit un abord riant & gracieux, qui prévenoit incontinent en sa faveur. Toutes ces graces extérieures soutenues en eux par les précieux tresors d'une riche éducation & d'un esprit cultivé, les faisoient rechercher avec empressement dans toutes les sociétés : la plûpart des femmes de la ville ne resistoient guere à leurs charmes ; elles en étoient presque toutes éprises. Ils étoient répandus dans le monde, & on les voyoit par-tout avec plaisir.

De toutes les maisons d'Aliarte, celle que Callisthene fréquenta d'abord le plus, fut la maison d'un prêtre d'Apollon, dont la femme, nommée Herminie, l'une des plus belles de la ville, n'avoit pu s'empêcher de prendre du goût pour lui. Il parloit bien & avec esprit, & l'on ne pouvoit guere l'écouter sans intérêt. Elle lui fit bientôt connoître, par ses complaisances & ses atten-

tions, tout ce qu'elle sentoit pour lui. Mais Callisthene plein de répugnance pour ces sortes d'attaches qui ne flattent ni la délicatesse des sentimens, ni le goût des conquêtes, & qui ne manquent jamais de répandre le trouble & la division dans les familles, n'eut pas plutôt démêlé les étincelles du feu qui commençoit à enflammer le cœur d'Herminie, qu'il n'oublia rien pour l'éteindre dan sſa naissance. Il se retira même peu-à-peu de cette maison, & la quitta enfin pour toujours.

Herminie ne sut à quoi attribuer cette retraite. Elle crut d'abord que Callisthene avoit quelque inclination secrette, & que la personne qui en faisoit l'objet l'avoit obligé à ne plus aller chez elle. Cette idée la jetta dans des inquiétudes très-vives. Elle fit tout ce qu'elle put pour lui parler & s'éclaircir avec lui sur ses doutes; mais ne pouvant pas en trouver l'oc-

casion, elle lui écrivit un billet qu'elle remit à une vieille esclave, dont la fidélité lui étoit connue. Celle-ci s'acquitta de sa commission avec exactitude, & rendit à Callisthene même le billet dont sa maîtresse l'avoit chargée. Elle lui faisoit de tendres reproches sur sa retraite & l'invitoit à la venir voir ce soir-là même, pour la tirer de la peine où elle étoit à ce sujet.

La lecture de ce billet jetta Callisthene dans une surprise extrême. Il ne pouvoit se persuader qu'une femme qui n'a pas de plus bel ornement que la pudeur, osât ainsi la violer, & se porter à faire les avances & les premieres démarches auprès d'un homme, qui loin de répondre à ses sentimens, ne lui avoit encore donné que des marques de froideur & d'indifférence. Il fut quelque-temps en peine sur la conduite qu'il devoit tenir. Le seul parti que la politesse exi-

geoit de lui, étoit ſans doute de faire réponſe à Herminie. Mais ſon embarras rouloit ſur la maniere dont il devoit la faire. D'un côté, il ne vouloit point flatter la paſſion naiſſante de cette femme ; & d'un autre, il avoit à garder les regles de la bienſéance que les hommes doivent au ſexe. Il fit donc réponſe à Herminie, mais en des termes qui ménageoient parfaitement ces divers intérêts. Il lui fit ſes excuſes de ce qu'il n'acceptoit pas le rendez-vous ; & il allégua pour prétexte, ſon départ pour l'armée où il devoit ſe rendre en peu de jours. Herminie fut indignée de cette réponſe. Elle diſſimula toutefois ſon reſſentiment ; mais ce fut pour attendre le moment de ſe venger.

Au reſte, Calliſthene ne diſoit rien que de vrai ſur ſon départ. Ceux d'Aliarte l'avoient nommé pour commander les troupes qu'ils envoyoient à Thebes. Développons-

en le sujet. Les Lacédémoniens devenus maîtres de toute la Grece, s'étoient emparés de la citadelle de Thebes, qu'on appelloit Cadmée & qui en faisoit la principale défense; ils avoient banni de la ville ceux qui leur avoient paru les plus dangereux & les plus opposés à leur domination, & s'étoient mis en état de n'avoir rien à craindre des autres. Les bannis s'étoient retirés à Athenes, mais dans le dessein secret de tout entreprendre pour secouer leur joug, & pour procurer à Thebes la liberté qu'ils lui avoient ravie. En effet, ils tramerent sourdement une conspiration qui fut très-bien conduite, & qui rendit le calme à leur patrie.

Je n'entre point dans le détail de tout ce qui se fit pour l'exécution de ce projet. Il me suffit, pour donner à ma narration tout le jour nécessaire, de remarquer que sous la conduite d'un vaillant capitaine,

nommé Pelopidas, les bannis se rendirent à Thriasie, bourg situé près de Thebes. De-là, douze d'entr'eux, les plus jeunes & les plus déterminés, entrerent déguisés dans la ville, & furent se cacher dans la maison d'un des principaux, nommé Charon, qui favorisa de tout son pouvoir le projet de la conspiration. Elle fut exécutée avec tout le succès possible.

On prit pour cela le temps où les Béotarques, magistrats généraux préposés au gouvernement de toute la Béotie, étoient plongés dans les plaisirs d'un grand festin que Philidas leur greffier, qui étoit du complot, leur donnoit exprès ce soir-là. Les douze conjurés s'étant répandus dans la ville, le désordre y fut si grand, & la frayeur si universelle, que la garnison qui étoit de quinze cens hommes, demeura presque dans l'inaction, & ne songea qu'à garder la citadelle. Un des magistrats, nom-

mé Léontide, fut le seul qui fit quelques efforts pour repousser les conjurés ; il en tua même plusieurs ; mais il fut bientôt immolé comme les autres & passé au fil de l'épée. On ouvrit les portes de la ville ; ceux qui étoient demeurés au bourg de Thriasie entrerent en foule, & se rendirent entiérement maîtres de la place.

Il ne resta que la citadelle au pouvoir des Lacédémoniens ; les conjurés en formerent incontinent le siege. La garnison soutenue d'une quantité considérable de Thébains qui s'y étoient réfugiés, se défendit avec vigueur. Cette résistance qui fut longue, engagea les conjurés à réclamer le secours des autres villes de la Béotie. Elles y envoyerent la plûpart tout ce qu'elles eurent de troupes & de munitions. Celle d'Aliarte étoit du nombre, & ce fut à cette occasion qu'on nomma Callisthene pour commander les troupes de cette ville. On le choisit d'au-

tant plus volontiers qu'Hermocrate, son pere, y soutenoit la défense des conjurés avec une valeur héroïque.

La veille de son départ, Callisthene fit faire un sacrifice au dieu Mars & au génie de la ville, afin de mettre ces deux divinités dans ses intérêts, & se les rendre favorables pour le succès des armes de la république. Le sacrifice étant achevé, il remarqua parmi les personnes qui sortoient du temple, une fille que sa taille & son port majestueux distinguoient sur toutes les autres; elle marchoit à grands pas, suivie de deux jeunes esclaves qui lui relevoient sa robe. Callisthene ne douta pas qu'elle ne fût d'une naissance distinguée. Sa curiosité le porta à s'en approcher. Il lui offrit le bras; & il le fit d'une maniere si polie & si charmante, que la jeune Aristoclie, c'étoit le nom de cette aimable fille, ne put le refuser.

Comme le temple étoit assez éloi-

gné de sa maison d'Aristoclie, Callisthene eut tout le loisir suffisant pour l'entretenir des mouvemens qu'il sentoit déjà s'élever dans son cœur. Il lui dit qu'il regardoit comme un augure bien favorable pour lui, l'avantage qu'il recevoit en ce moment, & qu'il en concevoit d'heureuses espérances pour la prospérité de ses entreprises.

Quel est donc votre dessein, répartit Aristoclie ; de quelles entreprises pretendez-vous parler ? Seriez-vous du nombre de ceux que la république a choisis pour marcher au secours des conjurés de Thebes ? Oui, repliqua Callisthene : mais ce qui faisoit hier le sujet de mes desirs, fait dans ce moment celui de mes regrets. Je volois avec joie au siege de Cadmée, charmé d'apprendre le métier de la guerre sous les leçons d'Hermocrate mon pere, qui s'y distingue par sa bravoure depuis le commencement du

ſiege : & j'avois volontiers accepté l'honneur du commandement des troupes que la république y envoie. Je ſens néanmoins que mon ardeur ſe ralentit ; votre beauté & les charmes qui brillent en vous, l'ont déjà extrêmement modérée.

Ariſtoclie regardant cette déclaration, comme le langage ordinaire de la politeſſe & de la belle galanterie, lui dit d'un ton badin & enjoué, ſeriez-vous donc déjà ſi rempli d'amour que vous euſſiez oublié ce que vous devez à la patrie, & ce que vous vous devez à vous-même ? La choſe n'eſt pas croyable. D'ailleurs vous n'avez pas ſans doute de plus beaux ſentimens que n'en ont vos ſemblables ſur cet article : les regrets ne ſont pas faits pour ceux de votre profeſſion.

Quoi, vous ne me croyez pas capable d'un amour ſincere, s'écria Calliſthene ? Il eſt vrai que je n'en

avois encore rien éprouvé, & que je ne puis point parler par expérience. Mais je sens déjà qu'on ne sauroit vous voir sans vous aimer, & qu'on ne peut vous aimer sans vous jurer une fidélité à toute épreuve.

Aristoclie fut touchée du discours de Callisthene, mais elle n'eut garde de le lui témoigner : & comme elle se trouva sur la porte de sa maison, elle fut délivrée de l'embarras où elle étoit ; elle quitta Callisthene qui se retira le cœur épris de ses charmes.

Aristoclie étoit sans contredit la premiere beauté d'Aliarte, on peut même ajouter, de toute la Grece. Elle avoit la taille majestueuse & le maintien noble. Ses cheveux étoient plus noirs que le geai. Elle avoit un beau front & très-uni ; les yeux grands & bien fendus : comme ils étoient noirs, ils avoient une vivacité charmante, mêlée de

beaucoup de douceur. Elle avoit le nez bien tiré, la bouche petite & vermeille, les dens blanches & très-bien arrangées, le tour du visage de forme ovale, & la peau d'une blancheur éblouissante. Sa gorge étoit parfaite. Elle avoit les bras faits au tour. En un mot, c'étoit l'assemblage de toutes les perfections de la nature & de toutes les graces qui peuvent faire l'ornement du sexe.

A ces beautés naturelles, elle joignoit tous les talens acquis. Elle entendoit très-bien la langue Grecque & la langue Romaine, dont elle possédoit toutes les finesses. Elle écrivoit en l'une & en l'autre langue, tant en prose qu'en vers, d'une maniere & avec une délicatesse que les plus beaux esprits de la Grece envioient. Elle avoit une voix admirable que l'art avoit achevé de perfectionner. Son pere, appellé Théophane, qui l'aimoit tendrement, avoit employé

tous ses soins à lui donner une éducation parfaite. Il étoit extrêmement riche, & lui destinoit une dot très-considérable.

Tous ces divers avantages ne porterent aucune atteinte à la modestie de la jeune Aristoclie. Remplie d'amour pour la retraite, elle menoit une vie simple & unie, & ne voyoit que peu de monde; & encore, étoit-ce un monde choisi, qui vivoit dans le même goût que le sien. Elle faisoit succéder le travail des mains à celui de l'esprit; de maniere que les heures de sa vie étoient toujours remplies. L'oisiveté ne répandit jamais son amertume ni ses ennuis sur ses jours.

Ce genre de vie mit de grands obstacles aux desirs de Callisthene. Il lui fut presque impossible de la voir, & plus encore de lui parler; ce qui le jetta dans les plus ameres inquiétudes. Son amour alloit croif-

ſant chaque jour. Plus il trouvoit de difficultés à la voir, plus il ſe ſentoit enflammé pour elle. Cependant il ne vouloit point partir pour l'armée ſans lui parler ; ce qui l'obligea de renvoyer ſon départ de jour à autre.

Au milieu de toutes ces peines, il chercha à ſe ſoulager dans le ſein de quelque ami prudent & ſage. Straton lui parut trop jeune pour l'aider de ſes conſeils : il préféra Cléophon, ſon oncle, avec qui il étoit lié d'ailleurs par les liens de la plus tendre amitié. C'étoit un vieux philoſophe, verſé dans l'étude de la ſageſſe, plus capable qu'un autre de lui donner d'excellens conſeils : auſſi ne balança-t'il point à lui découvrir l'état de ſon cœur. Il prit pour cela le temps où Cléophon ſe trouva ſeul : il ſe promenoit au bord d'un lac qui étoit à ſix ſtades, c'eſt-à-dire à un quart de lieue de la ville ; ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent : c'étoit un

lieu solitaire, mais délicieux par la beauté de sa situation, & très-propre à se nourrir dans les méditations philosophiques.

Callisthene aborda Cléophon avec quelque timidité. Il craignoit que le récit de ses feux ne fût point bien reçu de ce philosophe, dont il n'osoit se promettre que de vifs reproches & de séveres remontrances. Cléophon s'apperçut facilement de l'embarras de Callisthene ; il voulut en savoir le sujet, & lui demanda d'où lui venoit l'air interdit qu'il voyoit en lui. Avez-vous reçu quelque facheuse nouvelle de l'armée, ajouta-t'il ? Les Lacédémoniens ont-ils remporté quelque avantage sur les Thébains ? Parlez, expliquez-vous ; tirez-moi de la peine & de l'inquiétude où me jette votre embarras.

Je ne puis plus vous cacher l'assiette de mon ame, lui répondit Callisthene ; je brule des feux les plus

vifs pour la jeune Ariſtoclie ; le moment où je la vis, fut celui où je commençai de l'aimer. Cette flamme a même fait de ſi grands progrès dans mon cœur, que je ſens qu'elle ira plus loin encore, & que le repos de ma vie ne peut manquer d'en être troublé. Je vois déjà mon ardeur pour la guerre ſe ralentir, parce que la guerre m'éloigne des beaux yeux d'Ariſtoclie. L'amour & mon devoir ſe combattent tour-à-tour dans mon ame. Je ne ſais point encore juſqu'où iront les ſuites de leur combat. Mais je crains bien que ma gloire ne ſoit enfin la victime de mon amour. Secourez-moi donc, ajouta-t'il, en ce péril extrême, tendez-moi la main. Aidez-moi à calmer les agitations de mon cœur.

Que je vous plains, s'écria Cléophon ; quoi, les dieux ont imprimé dans votre ame la paſſion & les feux de l'amour ! Ils ne pouvoient vous faire

faire un plus mauvais préſent. Rien n'eſt ſi funeſte que cette malheureuſe paſſion ; rien n'eſt ſi violent que les troubles qui ſont attachés à ſa ſuite. Différente de tous les autres, & plus cruelle qu'aucune, elle s'empare du cœur & y domine, non en maître, mais en tyran. Toutes les autres lui cedent la place, elle porte peu-à-peu ſon empire & ſa tyrannie juſqu'à étouffer & à détruire toutes les ſemences & tous les principes des vertus morales. Plût au ciel, Calliſthene, que vous n'euſſiez jamais vu la perſonne qui fait aujourd'hui l'objet de votre flamme : ou du moins que ne la voyez-vous avec cette heureuſe indifférence qui fait tout le bonheur de la vie. Car je n'ai garde de vous rendre farouche envers le beau ſexe. Je ſais que ce n'eſt qu'en le fréquentant qu'on peut ſe flatter d'acquérir cette véritable politeſſe qui donne aux hommes autant de

lustre, que la polissure donne de l'éclat au diamant. Je sais que ce n'est que parmi les femmes qu'un jeune homme peut atteindre cette noble & vertueuse douceur qui donne du relief à ses autres qualités. Ainsi ce que je vous en dis, n'est point pour vous jetter dans l'austérité de la sagesse, dont les philosophes font profession, & qui n'est point propre à votre âge. Il est un temps pour les plaisirs, j'entends les plaisirs réglés & licités, comme il en est un pour la retraite, le recueillement, & la méditation des choses sublimes. Je prétends uniquement vous faire appercevoir que vous êtes au bord d'un affreux précipice, & qu'il est encore temps de vous en éloigner, si vous faites de sages réflexions sur le danger que vous courez, & sur toutes les malheureuses suites qui sont les appanages & les fruits de l'amour.

Dieux, s'écria Callisthène, quelle peinture me faites-vous, Cléophon, de l'amour & de ses tendres feux ! Je conviens avec vous que cette passion a ses dangers & ses troubles. Mais avouez aussi que l'objet auquel on s'attache, en détermine toujours les suites, & que la flamme qu'il allume n'est réglée, ou dangereuse, qu'à proportion des vertus, ou des défauts qui sont en lui. Si vous connoissiez Aristoclie, vous changeriez de langage sur l'article de l'amour, & vous la jugeriez très-propre à inspirer les feux les plus nobles & les plus vertueux.

Je sais tout ce que vaut Aristoclie, répartit Cléophon. Elle est de toutes les filles de la Grece la plus parfaite & la plus aimable. De maniere que si j'avois un attachement à vous conseiller, ce seroit celui-là, préférablement à tout autre. Mais plus l'objet est parfait, Callis-

thene, plus je tremble pour vous. Vous en ferez votre unique idole; vous lui facrifierez vos penſées, vos mouvemens, & vos déſirs; vous immolerez ſur ſes autels tout ce que la gloire a de plus éclatant. Voyez que déjà vous cherchez des prétextes pour renvoyer votre départ. Bientôt vous mépriſerez les emplois les plus brillans, & vous bornerez à la préſence d'Ariſtoclie tous vos ſouhaits & toute votre ambition. Que de cruelles amertumes vont détremper les prétendus plaiſirs que vous eſpérez de goûter en aimant. Vos nuits ne ſeront plus tranquilles; & vos jours ne ſeront jamais ſi bien remplis, ſelon vous, que lorſque vous les aurez paſſés auprès d'Ariſtoclie. A la joie ſuccédera la triſteſſe, au calme l'agitation, & à la crainte l'eſpérance. Que ſais-je, mille & mille paſſions vous déchireront tour-à-tour. Croyez-moi, Cal-

listhene, votre félicité est encore entre vos mains. Fuyez cet objet; éloignez-vous de ces lieux. Rendez-vous à votre devoir, & partez pour l'armée : votre pere vous y attend. La république se promet de vous des services qui répondent à la noblesse du sang qui coule dans vos veines. Ne démentez point les actions généreuses qui ont rendu le nom de vos ayeux illustre dans les fastes de la Grece. La fuite est le seul & le plus puissant remede que vous puissiez opposer à votre maladie naissante. Si vous n'en faites pas usage, vous êtes perdu sans ressource.

Je sens toute la force de vos raisons, repliqua Callisthene; je vois que l'amour est une passion trop dangereuse pour lui laisser prendre aucun empire sur mon coeur. Je dois le faire céder à mon devoir. Mais je ne puis me résoudre à partir sans

prendre congé d'Aristoclie, & sans lui dire encore une fois que de toutes les beautés de la Grece, elle est la seule qui ait su me charmer. Si vous m'en croyez, repartit Cléophon, vous éviterez cette entrevue. En disant cela, ils se trouverent aux portes d'Aliarte. Là ils cesserent leur entretien & se séparerent.

Callisthene s'étant rendu chez lui, donna les ordres nécessaires, pour que son équipage fut prêt le lendemain. Mais si d'un côté il ne vouloit plus apporter de retardement à son départ pour l'armée ; d'un autre, il persistoit à vouloir présenter ses tendres hommages à celle qui s'étoit déjà rendue maîtresse de son cœur. De sorte que la nuit étant venue, il se retira dans son appartement, comme s'il eût voulu prendre un plus long repos, & se mettre en état de mieux supporter les fati-

gues de ſon voyage. Dès qu'il ſut que tous ſes gens étoient retirés, il ſortit ſans bruit par une porte dérobée, & alla déguiſé en eſclave, chercher les moyens de parler à l'objet de ſon amour.

A peine fut-il arrivé ſous les fenêtres de la maiſon d'Ariſtoclie, du côté du jardin, où étoit ſon appartement, qu'il entendit ſa voix & celle d'une femme qui lui répondoit. Il s'avança juſques dans un boſquet qui terminoit le jardin; & après l'avoir traverſé, il ſe trouva ſi près d'une grotte de rocailles où étoit Ariſtoclie, qu'il pouvoit aiſément entendre tout ce qu'elle diſoit. Comme la lune éclairoit, & qu'il craignit d'être apperçu, il ſe coucha ventre contre terre. Peu-à-après il entendit ces mots; non, Eudoxie, je ne vois que trop bien que mon cœur n'a pu céder à ſes charmes. Dès le moment que je le vis, je ſentis

mon ame émue, & je n'ai pu vivre depuis sans songer à lui, & sans me rappeller les choses obligeantes qu'il me dit, le long du chemin, en m'accompagnant au logis. Vous devez vous défendre, répartit cette femme qu'elle avoit nommée Eudoxie, de ces traits empoisonnés qui se sont glissés dans votre cœur. L'amitié que je vous porte, m'engage à vous parler ainsi. De plus, vous ne savez pas de quels yeux ce cavalier vous a vue, & si vous lui avez inspiré autant de passion que vous commencez à en ressentir pour lui. C'est-là néanmoins un article important que je voudrois éclaircir avant toute œuvre. Il me le dit en termes bien clairs, répartit Aristoclie; je feignis toutefois de ne m'être point apperçue de la déclaration qu'il avoit commencée. Mais, ou je me trompois fort, ou je puis assurer qu'il a quelques sentimens de tendresse pour moi.

Callifthene ne pût tenir contre les charmes d'une fi douce converfation. Elle étoit d'autant plus flatteufe pour lui, qu'on ne comptoit pas qu'il voulut être de la partie. De forte que fe levant tout-à-coup, il s'approcha de la grotte, & s'écria, n'en doutez pas, adorable Ariftoclie, mon amour eft extrême, il doit fa naiffance au premier inftant où j'eus le bonheur de vous voir. Ah dieux! qu'entends-je, s'écria Ariftoclie : à peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle tomba en défaillance. La furprife d'Eudoxie ne fut pas moins grande : mais dès qu'elle en fut un peu revenue, elle tourna tous fes foins à donner du fecours à la jeune Ariftoclie qui étoit prefque fans mouvement.

Callifthene effrayé du facheux effet que fa préfence venoit de produire, fe mit à genoux devant Ariftoclie ; & en lui prenant fes mains

languissantes, il les arrosa de ses larmes. Eudoxie ne jugea pas à propos d'appeller du secours. Quelque innocente que fût cette rencontre, les gens de la maison qui eussent accouru, n'auroient pas manqué de la défigurer par une mauvaise tournure, & par quelque maligne & facheuse interprétation. Certains élixirs qu'Eudoxie se trouva heureusement sur elle, firent tout l'effet qu'on pouvoit desirer. Aristoclie revint à elle peu-à-peu, & reprit ses sens. Elle se releva, & s'étant assise sur un banc de gazon qui étoit tout auprès, elle regarda Callisthene avec des yeux tendres qui paroissoient être de concert avec son cœur, & qui ne savoient pas en démentir le langage. Après quoi, d'un ton mêlé de douceur & de fierté, elle lui fit des reproches sur son entreprise, & lui demanda raison de ce qu'il avoit osé pénétrer jusques

dans ces lieux en des heures si respectables.

Je sens parfaitement, divine Aristoclie, toute la témérité de l'action que je viens de faire, répartit Callisthene : j'avoue qu'elle mériteroit tout votre courroux, si elle n'avoit un fondement que vous avez vous-même fait naître. Depuis que j'eus le bonheur de vous voir, au sortir du temple, mon cœur entiérement épris de vos charmes n'a cessé de soupirer & de gémir. J'ai fait tout au monde pour vous revoir, & vous entretenir de mes feux, mais tous mes efforts ont été inutiles. J'ai même différé mon départ pour l'armée, afin de trouver cet heureux moment. Plein de désespoir de ne pouvoir y réussir, j'ai fixé mon départ à demain, resolu néanmoins de tout entreprendre pour vous voir, avant que de m'éloigner de ces lieux. Je suis trop satisfait par tout ce que

je viens d'entendre. Seroit-il possible, adorable beauté, que vous eussiez quelque disposition à répondre à mes feux.

Il alloit continuer, mais Aristoclie l'interrompant lui dit, vous avez tout entendu, Callisthene, je ne puis plus m'en défendre. Je ne vous dissimulerai donc pas que je vous vis avec intérêt, & que vous fites dans mon cœur toutes les révolutions que vous pouvez souhaiter. Jugez par-là, s'il ne me seroit pas bien doux de vous voir & de vous parler. Mais votre gloire, votre devoir, & votre honneur me sont plus chers que ma propre satisfaction. Loin de vous porter à demeurer dans Aliarte, je vous exhorte de toutes mes forces, & par tout le pouvoir que je puis m'être acquis sur votre cœur, à partir pour Thebes. Plus vous serez couvert de gloire, & plus je trouverai mon attachement excusable.

Que

Que mon sort est heureux, s'écria Callisthene, en baisant les mains d'Aristoclie! J'apprends de votre aimable bouche les sentimens dont vous m'honorez: c'est une bien douce consolation pour moi, & la plus flatteuse qu'un amant puisse desirer. Je pars avec beaucoup moins de regret; mais souffrez que pendant mon absence j'aye l'avantage de vous écrire, c'est le plus grand adoucissement que je puisse trouver parmi les rigueurs de l'éloignement. J'y consens, répartit Aristoclie; mais que vos lettres me soient rendues avec tous les ménagemens & tout le mystere possibles. Je vous quitte; la nuit est avancée: retirez-vous, & qu'on ne vous apperçoive pas aux environs de cette maison.

Callisthene n'eut pas fait deux pas, qu'il apperçut à terre un ruban, couleur d'amaranthe qu'Aristoclie avoit laissé tomber; c'étoit celui dont elle

se servoit pour nouer ses cheveux, & que le désordre où elle s'étoit trouvée avoit fait détacher de sa tête. Il le releva, & le serra précieusement, dans le dessein de le faire servir à l'usage de son bouclier.

De retour au logis, & avant que de se coucher, Aristoclie eut encore quelques momens d'entretien avec Eudoxie qui occupoit une partie de son appartement. Elles étoient si étroitement unies qu'elles ne pouvoient vivre l'une sans l'autre. Leur conversation ne roula que sur Callisthene. Y pensez-vous bien, lui dit Eudoxie; vous allez former l'engagement le plus dangereux qu'on puisse choisir; il est toujours funeste au repos de la vie. Si les femmes savoient s'en garantir, elles couleroient des jours heureux; & loin de s'assujettir aux loix qu'elles sont les premieres à donner, elles conserveroient à-la-fois & leur liberté, & leur empire sur

les hommes. Après tout espérez-vous que Callisthene soit d'une trempe différente de celle de son sexe ? Le connoissez-vous assez pour répondre de sa constance. Cette vertu si rare aujourd'hui passe déjà pour une qualité inconnue, dont on ne voit presque plus d'exemples. Le peu même qui s'en trouve est toujours décrié, & tourné en folle passion, en ridicule entêtement, ou en puérile simplicité.

Tout le monde, Eudoxie, tient ce langage sur le chapitre des hommes, répartit Aristoclie, & j'entends tous les jours notre sexe se plaindre de leurs infidélités. Mais n'est-ce point notre sexe même qui donne lieu à toutes ces inconstances, par ses caprices, par sa légéreté, & souvent par sa conduite. Peut-on douter au-contraire, qu'une fille dont l'esprit aura quelque solidité, dont la vertu sera aussi rigide que l'exige notre propre honneur, & qui à toutes ces qualités join-

dra quelques charmes & beaucoup d'amour, ne soit bien capable de fixer l'homme le plus volage & le plus inconstant qu'on puisse imaginer. Aux conditions que je vous dis, notre sexe peut être sûr de captiver les hommes ; & les amans n'ont point à craindre tous les malheurs dont on les menace. En effet je ne vois pas par quel endroit deux personnes tendrement & solidement unies peuvent mêler l'amertume & les déplaisirs dans le cours de leur engagement. Pour moi qui me connois assez, j'ose presque me promettre de rendre Callisthene constant.

Il est ordinaire Aristoclie, repliqua Eudoxie, d'entendre parler, comme vous faites, les personnes qui sont comme vous, sans expérience, & qui commencent à former ces sortes de liens. Les premiers jours d'une passion naissante ne présentent que des guirlandes & des

bouquets. On n'en voit les suites qu'avec des yeux fascinés ; & l'on ne découvre point les épines qui sont attachées à ces fleurs, ni les aspics qui sont cachés au-dessous. Fassent les dieux que ces pronostics soient faux à votre égard, & que vous n'éprouviez jamais les moindres des malheurs qu'on éprouve en amour. Ainsi finit cette conversation. Ces deux amies se séparerent, & allerent prendre du repos, chacune dans leur appartement.

Cependant Callisthene qui avoit fait partir ses équipages pendant la nuit, se mit en marche dès la pointe du jour, à la tête des troupes dont le commandement lui avoit été confié. Il arriva en peu de jours aux portes de Thebes. Son pere qui l'aimoit tendrement le vit avec une joie extrême. Il y eut dès le lendemain une occasion importante qui fit briller en lui d'ardeur martiale qui

le consumoit. Sa valeur & sa bravoure naturelle n'étoient pas le seul aiguillon qui l'animoit ; le desir de plaire à Aristoclie & de se rendre de plus en plus digne de son amour, l'eût fait courir avec intrépidité aux plus périlleuses actions.

Les Thébains poussoient le siege de la citadelle avec la derniere vigueur; ils s'étoient déjà fort avancés des murs, du côté de l'orient. Là il y avoit sur-tout un endroit plus foible que les autres qu'il falloit aller reconnoître. L'entreprise étoit importante, mais dangereuse; parce que les assiégés tournoient presque toutes leurs forces & toute leur défense de ce côté-là. Callisthene se chargea de ce soin. Il prit avec lui une troupe choisie de soldats aguerris, & s'avança de bon matin vers cette partie des murs. Les assiégés eurent bientôt apperçu ses mouvemens; ils redoublerent les gardes, & posterent

sur les remparts une certaine quantité de soldats pour accabler de pierres & de flêches ceux qui s'en approcheroient.

Callisthene ne laissa pas de s'avancer à la tête de sa troupe. Il étoit déjà arrivé au pied du mur, lorsqu'une flêche lancée d'enhaut l'atteignit dans les côtes, mais avec tant de force qu'il chancela, & tomba presque sans mouvement. Quelques soldats Lacédémoniens sortirent incontinent de la citadelle, & vinrent faire main basse sur ceux de Callisthene, qui déconcertés par le triste accident de leur chef périrent presque tous & sans défense. Pour lui, on le porta dans la citadelle parmi les prisonniers de guerre : mais il fut traité avec douceur ; & l'on eut pour lui tous les égards & tous les ménagemens possibles.

Enhardis par ce succès, les Lacédémoniens s'avancerent vers le gros de

l'armée des Thébains, dans le dessein d'en venir aux mains avec eux, ce qui ne tarda pas. Hermocrate se mit à la tête d'une partie de ses troupes, & alla à leur rencontre. Ils se mirent en bataille; le combat fut sanglant & opiniâtre. La victoire se déclara enfin par les Thébains qui l'emportoient sur les Lacédémoniens, & par la valeur & par le nombre. Ceux-ci furent obligés de plier; on les poursuivit: mais à la faveur d'un secours que ceux de la citadelle leur envoyerent, aussitôt, il s'en sauva une grande partie. Cette journée si glorieuse pour les Thébains décida du succès du siege. Il leur en coûta cher à la vérité; ils y perdirent Hermocrate le meilleur de leurs chefs, qui fut blessé d'une flêche au-dessous du cœur, lorsqu'il poursuivoit l'ennemi: on le porta au camp, où il mourut deux heures après.

Je ne rapporterai point ici tout ce que firent les Thébains pour se rendre maîtres de Cadmée ; ce récit seroit étranger à mon sujet. Je dirai seulement que la résistance des assiégés ne fut pas bien longue ; la garnison fut obligée de capituler : elle eut la liberté de se retirer où elle voudroit ; & on laissa les prisonniers de guerre qui s'étoient faits de part & d'autre pendant le siege au pouvoir de ceux qui les avoient. De maniere que Callisthene fut conduit comme les autres à Sparte où la garnison se retira.

Là, il apprit la nouvelle de la mort de son pere. A peine en eut-il entendu le récit qu'il tomba en défaillance ; sa playe se rouvrit ; & sans le prompt secours qu'on lui donna, il eût perdu tout son sang qui couloit à grands flots de sa blessure. On le servit avec un soin & des attentions infinies, mais sa guérison

fut fort retardée, à cause de la douleur qui le pénétroit, & qui le jettoit dans des revêries cruelles. Tantôt il appelloit son père à voix redoublée, tantôt croyant de l'avoir devant ses yeux, il lui parloit avec affection, & lui tenoit des discours tendres & pleins d'amitié. Puis revenant à lui-même, il ressentoit tout son malheur & retomboit dans son désespoir. Il commença néanmoins de récouvrer sa santé, au bout de trente jours. Alors on lui remit une cassette qu'Hermocrate son pere avoit laissée en mourant: un capitaine Thébain qui s'étoit trouvé à ses derniers momens s'étoit chargé de la lui donner, & il s'acquittoit de sa promesse.

Callisthene soutint la vue de cette cassette, non sans douleur, ni sans soupirs, mais sans aucun fâcheux effet pour sa vie. Il l'ouvrit, & y trouva, outre quantité de bijoux & de pierreries, des tablettes

très-propres qui étoient écrites, d'un bout à l'autre, de la main de ſon pere; c'étoient des inſtructions excellentes que ſon pere y avoit tracées depuis qu'il étoit au camp des Thébains, & qu'il lui addreſſoit, afin qu'elles tinſſent lieu des ſages conſeils qu'il auroit pu lui donner pendant ſa vie : les voici mot pour mot.

» A peine fûtes-vous ſorti de l'en-
» fance, mon cher fils, que toutes mes
» vues tendirent à orner votre eſprit
» & votre cœur : mes ſoins & mes at-
» tentions ſe tournerent entiérement
» de ce côté. Les dieux me ſont té-
» moins que dès que je vous ai vu
» entrer dans le monde, ma plus forte
» crainte a été que ſon commerce
» & la force des exemples ne vous
» corrompiſſent & ne vous entraînaſ-
» ſent vers la volupté. J'ai été atten-
» tif juſqu'ici à vous garantir de ce
» malheur, & je me propoſe de le faire
» encore à l'avenir avec plus d'ap-

» plication qu'auparavant. Mais » comme on doit tout craindre du » sort des armes, je mets dans ces » tablettes les principales leçons que » j'aurois encore à vous donner par » votre conduite ; si elles parvien- » nent jusqu'à vous, comme je l'es- » pere, profitez des instructions qu'el- » les contiennent ; je vous les don- » ne ces instructions, afin que vous » les méditiez souvent, & que vous » y voïez retracées les maximes que » j'ai taché jusqu'ici d'inculquer dans » votre esprit.

» Ayez un respect inviolable pour » les dieux. Que la religion soit le » principe de toutes vos actions. Res- » pectez les ministres consacrés au » service des autels. Je sais que la » plûpart de nos prêtres, ceux même » de Jupiter, d'Apollon, de Diane, » sont aujourd'hui livrés à l'ambition » & à la vengeance; qu'ils sont adon- » nés au luxe le plus criant ; qu'ils se

» se plongent dans la mollesse, & se
» donnent, avec des dépenses infinies,
» les ameublemens les plus pré-
» cieux; qu'ils font de la table &
» de la somptuosité de leurs repas,
» la principale de leur attention.
» Mais que cette licence & ce dérégle-
» ment de leurs mœurs, qui ne sau-
» roient altérer la pureté de la reli-
» gion, ne diminuent point votre
» respect pour les choses saintes; dé-
» plorez l'aveuglément du ministre,
» mais honorez toujours le ministere,
» & le sacré culte qui en fait l'objet.
» Que ce respect s'étende jusqu'aux
» ministres les plus inférieurs: tout ce
» qui participe au service des autels,
» mérite notre vénération; ce service
» n'a rien de médiocre, ni de mé-
» prisable, même en la moindre de
» ses parties.

» Que tout ce qui est contraire à
» votre religion ne trouve aucun ac-
» cès dans votre cœur. Fuyez ces

» étrangers sortis de l'Egypte, enne-
» mis outrés de nos divinités, qui ne
» rendent leurs religieux hommages
» qu'à ce qu'il y a de plus abject &
» de plus méprisable parmi les brutes.
» Leur secte autrefois puissante dans
» Aliarte, n'y paroît aujourd'hui
» qu'à petit bruit & en secret ; mais
» leur aversion pour ce qui tient à la
» religion des Grecs ne laisse pas
» d'être extrême ; & si leur pouvoir
» égaloit cette haine implacable, &
» qu'ils fussent en honneur comme
» ils sont dans l'abbaissement, on
» les verroit exercer sur nous la plus
» cruelle tyrannie. Si par le zele
» que vous devez à votre religion,
» vous attaquez la leur, de quelque
» maniere que vous osiez le faire,
» préparez-vous à toutes sortes de
» mauvais offices de leur part ; que
» ce zele pourtant ne se démente
» point ; glorifiez-vous de leurs in-
» justices ; ils ne laisseront pas de

» vous approuver dans le secret de
» leur cœur, & de vous rendre les
» éloges que mérite votre respect
» pour le culte que vos peres vous
» ont transmis.

» Que les intérêts de la république
» vous soient chers ; faites-les mar-
» cher avant les vôtres ; défendez-les
» avec chaleur, & versez pour la pa-
» trie, s'il le faut, jusqu'à la derniere
» goutte de votre sang. Si jamais les
» ennemis éprouvent votre domina-
» tion dans le sort & les événemens de
» la guerre, traitez-les avec huma-
» nité, adoucissez leur état, & mé-
» ritez par votre procédé leur amour
» & leur estime.

» Après cet attachement au bien
» public, que l'amour de votre pro-
» chain soit le plus vif & le plus em-
» pressé de vos soins. Soyez civil en-
» vers tous, & suivez à cet égard les
» regles de la plus exacte bienséance ;
» rendez scrupuleusement les ci-

» vilités & les honneurs qu'on vous
» fait. Que dans le commerce de la
» vie, la politesse soit le principe de
» vos actions ; elle est à l'homme, ce
» qu'est le soleil à l'univers, elle
» ranime & réhausse nos autres qua-
» lités ; la rusticité répand sur les
» plus rares talens une ombre épaisse
» qui en efface tout l'éclat. Etudiez-
» vous à conserver cette douceur
» qui vous est naturelle, & qui vous
» a déjà acquis tant de partisans ;
» c'est le caractere le plus aimable
» qu'on puisse apporter dans la so-
» cieté civile. Ne méprisez personne,
» non pas même ceux que les dieux
» ont fait naître dans la malheureuse
» condition des esclaves : plus les
» misérables sont dans l'infortune,
» plus ils sont dignes de notre amour ;
» rien n'est si noble que l'habitude de
» protéger & de secourir les malheu-
» reux ; rien ne nous éleve plus
» au-dessus du reste des hommes

» que cette généreuse humanité.

» N'attendez pas des hommes » votre félicité ; ils sont injustes, » méchans, inhumains ; & si les loix » ne les retenoient, ils seroient fé- » roces. Cherchez à vous rendre » heureux par la vertu. Les amis » pourroient rendre votre vie heu- » reuse, mais où les trouve-t'on, » j'entens les véritables amis ? Car » je crois que leur existence est aussi » chimérique que celle des revenans. » Tachez de faire à cet égard un choix » sage & prudent ; & ne faites ce » choix que parmi ceux dont le tem- » pérament, les moeurs, le génie, & le » goût sont entiérement conformes » aux vôtres ; ne mettez pas votre » gloire & votre bonheur à en avoir » beaucoup ; il faut en choisir un » seul & le préférer à tout le reste.

» Soyez modéré dans vos desirs ; » n'ayez d'autre ambition que celle » de l'honneur & de la gloire. C'est-

» là le véritable patrimoine des ames
» bien nées ; à elles ſeules il appar-
» tient de l'accroître & de le con-
» ſerver, toutes leurs actions doi-
» vent s'y rapporter. Tout paſſe ;
» la gloire ſeule ſubſiſte après nous :
» c'eſt le bien le plus durable ; ap-
» pliquez-vous à l'aquérir, il vous
» conduira à l'immortalité. En un
» mot que l'honneur & la gloire
» ſoient après les dieux votre loi
» ſuprême.

» Que les faveurs ou les revers
» de la fortune ne faſſent en vous
» aucune ſorte d'altération ; con-
» ſervez une même égalité d'ame
» dans les proſpérités, comme dans
» les diſgraces. Soyez content de
» votre ſort, & quelque fâcheuſe
» face que puiſſe prendre votre for-
» tune, ne murmurez jamais contre
» les dieux.

» Fuſſiez-vous élevé au rang le plus
» éminent, gouvernez-vous toujours

» par la justice & par l'équité ; ne » les blessez jamais ; préférez la » mort à l'injustice. Ne vous laissez » point corrompre par les présens, » ni par les caresses. Ayez un cœur » d'acier, quand il s'agira d'écouter » les sollicitations qui n'aboutissent » qu'à l'iniquité. Qu'il est glorieux, » mon fils, d'être fidelement attaché » à tout ce qui est juste ; faites-en » vos plus tendres délices.

» Soyez sincere, esclave de votre » parole, fidele dans vos promesses. » Faites-vous une loi inviolable de » ne jamais mentir ; l'amour de la » vérité est l'appanage de l'homme » d'honneur.

» Quoique né pour les armes, » ne négligez point l'étude des belles-» lettres ; elles sont d'une ressource » infinie dans les adversités & les » tribulations de la vie : outre qu'elles » polissent extrêmement l'esprit, » elles annoncent toujours un naturel

» heureux & une éducation cul-
» tivée.

» Fuyez l'amour & l'habitude du
» vin ; ce sont les passions les plus
» formidables. La premiere fait un
» ravage étonnant dans le cœur, &
» trouble entiérement le repos & le
» bonheur de la vie. Je ne vous inter-
» dis pas néanmoins la fréquentation
» des femmes ; elle est utile pour
» former un jeune homme ; mais
» soyez toujours sur vos gardes, &
» redoutez tout ce qui peut vous
» conduire à un engagement de ten-
» dresse. Quant au vin, il est hon-
» teux de s'y addonner pour toute
» personne qui a de la naissance &
» des sentimens ; je n'insiste pas là-
» dessus, vous en connoissez l'infa-
» mie & la turpitude.

» Ne vous engagez dans le ma-
» riage qu'après y avoir mûrement
» réfléchi. Passez, j'ose le dire, la
» moitié de votre vie à faire un digne

» choix. On n'y revient plus; quoi-
» que le divorce soit permis par nos
» loix, c'est une voie fâcheuse qu'il
» est bien dur d'être forcé de pren-
» dre. Ne cherchez dans le choix
» d'une épouse que de la vertu, de
» la raison, de la douceur, & de la
» complaisance; qualités essentielles
» au bonheur du mariage; ne com-
» ptez le reste pour rien. De la fa-
» çon que les mariages se font de
» nos jours, sans choix, sans exa-
» men, sans discussion d'humeurs ni
» de sentimens, sans se connoître
» même, sans autre attention & sans
» autre objet que celui des richesses,
» ne vaudroit-il pas autant faire revi-
» vre cette singuliere & ridicule cou-
» tume autrefois établie pour les ma-
» riages des Lacédémoniens, dont
» Hermippus, ancien auteur Grec,
» nous atteste l'usage dans son traité
» des législateurs. Il y avoit à Lacé-
» démone une maison extrêmement

» obſcure, où l'on enfermoit les jeu-
» nes garçons & les jeunes filles qui
» cherchoient à ſe marier. La pre-
» miere qui tomboit ſous la main
» étoit priſe pour femme, & emmenée
» par celui à qui le hazard l'avoit
» donnée.

Si jamais les dieux vous donnent
» des enfans, ne perdez point de
» vue leur éducation. Laiſſez-leur
» moins de biens, mais formez-les à
» la vertu & à la ſageſſe; c'eſt le plus
» précieux héritage que vous puiſſiez
» leur tranſmettre; ils en retireront
» tôt ou tard des fruits infinis qui
» leur feront bénir votre mémoire.

» Embelliſſez vos ſales & vos jar-
» dins de peintures choiſies, & de
» ſtatues antiques. Rien ne contri-
» bue tant à élever l'ame & les ſen-
» timens, que ces repréſentations des
» grands hommes, qui retracent à
» nos yeux les traits de leur vie les
» plus glorieux & les plus honora-
» bles.

» Cultivez le talent de la voix » que la nature vous a donné. Il y a » bien des momens dans la vie où la » musique sert à charmer le déplaisir » & l'ennui, deux compagnes insé- » parables qui ne nous quittent » jamais.

» Que la mort ne vous fasse point » horreur ; accoutumez-vous à la » méditer, & à vous familiariser, » pour ainsi dire, avec elle ; c'est » le vrai moyen de ne pas la craindre, » & de la voir venir avec cette ad- » mirable indifférence qui fait la plus » haute vertu des philosophes.

» Après ces instructions sur vous- » même, mon cher fils, il est à » propos de vous en donner sur les » défauts d'autrui. Comme vous êtes » destiné à passer vos jours dans » Aliarte, il est bon que vous en » connoissiez les habitans par leur » caractere & par leurs mœurs. » Voici ce que leur fréquentation » m'en a appris.

» La médisance & l'envie sont
» leurs vices dominans. Plus vous
» aurez de vertu & de talens, plus
» vous serez en butte à leurs traits. Si
» votre fortune prend quelque ac-
» croissement, ils secheront de dé-
» pit. Envieux & jaloux du bonheur
» & des prospérités de leurs voisins,
» autant par le défaut d'éducation
» que par le vice & la corruption de
» leur cœur, ils s'acharnent à dimi-
» nuer leur félicité par toutes sortes
» de mauvais offices. Les sociétés &
» les assemblées ne roulent que sur
» le pivot de la médisance, souvent
» même de la calomnie ; nul n'en
» est à l'abri ; les personnes les
» plus respectables par leur âge,
» par leur naissance, & par leur
» état, en sont frappées & déchirées,
» comme les autres. Eussiez-vous
» toutes les perfections qui peuvent
» rendre un homme digne de l'estime
» universelle, s'ils découvrent en vous
un

» un léger défaut, une foiblesse,
» une action unique & singuliere,
» susceptible de reproche & de blâ-
» me en apparence, ou de double
» interprétation, ils emprunteront les
» couleurs les plus noires pour en
» faire des monstres & les grossir, &
» pour vous décrier; ils s'en servi-
» ront comme d'un fondement géné-
» ral pour bâtir un tas de contes &
» de détractions sur votre sujet, &
» pour flétrir la bonne réputation
» que vos vertus pourroient vous
» avoir légitimement acquise.

» Excessifs & extrêmes dans leurs
» idées, ne connoissant pas du tout
» cet heureux milieu que produisent
» l'équité & l'impartialité, ils ou-
» trent tous les jugemens qu'ils por-
» tent sur les talens, comme sur les
» vices, sur les richesses, comme
» sur la pauvreté de leurs voisins.
» Egalement volages & légers dans
» leurs opinions, ils passent sans

» peine & sans fondement de la plus
» haute estime au dernier mépris,
» & reviennent encore du mépris
» à l'estime, selon que le caprice,
» les guide, ou que le torrent de la
» multitude les entraîne ; ensorte
» qu'on doit, ce semble, être assez in-
» différent sur leurs applaudissemens,
» ou sur leur blâme. Au reste ils
» sont faux, doubles & perfides :
» devant vous ce n'est qu'appro-
» bation & que louanges ; en votre
» absence c'est un enchaînement hor-
» rible d'invectives, d'impostures,
» & d'insultes.

» L'ingratitude est encore un vice
» de la nation, qui infecte les grands
» comme les petits. S'agit-il d'obte-
» nir un service, une grace, il n'est sor-
» te de bassesses & de lachetés qu'ils
» ne fassent ; ils rampent & s'abais-
» sent à l'excès, avec des protesta-
» tions d'un attachement sans bor-
» nes, & d'une reconnoissance éter-

» nelle. Mais le service est-il rendu,
» la grace est-elle obtenue, tout est
» oublié, & le bienfait & le bienfaic-
» teur. Ce n'est pas tout, comme là plus
» qu'ailleurs, les ingrats ne le sont
» jamais à demi, ils joignent à l'ou-
» bli du bienfait les mauvais offices,
» souvent même la haine & une ap-
» plication infernale à vous nuire.
» Que ces amertumes néanmoins
» ne fassent naître en vous, mon fils,
» aucune répugnance à faire du bien;
» ne laissez pas d'être officieux en-
» vers tous. Si l'occasion se présente
» de rendre service à quelqu'un, sai-
» sissez-la avec empressement, &
» n'ayez en vue ni reconnoissance, ni
» retour, mais seulement la satis-
» faction & les délices que trouve
» une ame noble & généreuse à
» obliger son prochain & à faire des
» heureux.

» Voilà pour le général; dans
» le particulier vous trouverez des

» défauts auſſi fâcheux que ceux-là.
» Tel ſous le voile de l'amitié & des
» empreſſemens s'informera de vos
» affaires & de vos deſſeins, qui n'au-
» ra d'autre vue que de vous nuire
» avec plus de ſureté, & de vous ſup-
» planter avec plus de ſuccès. Accou-
» tumez-vous donc à être réſervé
» ſur vos propres affaires envers
» tous, ne les donnez pas à pénétrer,
» & ne confiez vos deſſeins & vos
» vues qu'à celui dont vous aurez
» éprouvé la droiture, la prudence
» & la ſageſſe.

» Tel autre ſorti de la race des
» viperes, & pétri d'un limon plus
» corrompu que celui du reſte des
» hommes, ne ſait rendre que de
» mauvais offices. Lui offrez-vous
» une occaſion de vous être utile, de
» ſoulager un miſérable, d'obliger
» un honnête homme, il vous re-
» garde de travers, il n'entend rien
» au langage que vous lui tenez.

» Mais s'agit-il de nuire, de faire
» répandre des larmes à une famille
» entiere, d'imaginer des traits
» pour troubler le repos d'autrui,
» des voies pour faire échouer des
» desseins qui tendent à la félicité de
» quelqu'un, il est ingénieux à les
» trouver ; il se réjouit par avance
» du déplaisir que sa malignité & sa
» méchante manœuvre vont produi-
» re. On ne lui a jamais entendu faire
» des complimens de félicitation ;
» il ne connoît que ceux de deuil &
» de condoléance. Malheur à des
» ames si noires ; fuyez-les, mon
» fils, & retirez-vous bien loin
» d'eux ; craignez jusqu'à leurs ca-
» resses ; ils ne vous embrassent que
» pour vous étouffer.

» Vous en trouverez qui livrés &
» vendus à la fortune & à tout ce qui
» tient à cette aveugle divinité,
» rampent en vils esclaves auprès des
» riches & des grands. Tant que le

» soleil brille sur ces heureux du sie-
» cle ; ils flattent leurs passions, ils
» vendent pour leur complaire l'ami,
» le parent, l'étranger, le voisin ;
» parasites jurés de leurs maisons,
» on les voit aller honteusement au
» marché acheter les provisions de
» leur table ; il ne leur manque que
» d'être inscrits sur le registre de
» leurs esclaves. Mais le soleil s'é-
» clipse-t'il pour ces grands, la for-
» tune les laisse-t'elle où elle les a
» pris ? ces cliens, ces amis, autre-
» fois si zélés, s'éclipsent aussi &
» disparoissent tout-à-coup. De plus
» si ces patrons viennent à mourir,
» & que par le renversement de leur
» fortune leur succession ne suffise
» pas pour payer les frais de leurs
» funérailles, fallut-il fournir une
» branche pour contribuer à former
» leur bucher, ils ont oublié jusqu'au
» nom & à l'existence de leurs pa-
» trons. Si jamais la fortune, mon

» fils, vous exposoit par ses faveurs
» aux adulations de ces ames lâches,
» éloignez-les de vous, ne leur don-
» nez aucune sorte d'accès dans
» votre maison; refusez votre amitié
» & votre confiance à des gens qui
» en sont si indignes.

» Ne vous laissez point éblouir
» comme les autres, aux richesses
» de ces hommes nouveaux, que la
» fortune se plaît de temps en
» temps à faire paroître sur la scene,
» lorsqu'ils ne se sont élevés au haut
» de sa roue que par des voies illici-
» tes & honteuses. Ecartez ce mal-
» heureux voile qui les couvre: allez
» à la lepre qui est cachée au-dessous,
» pour apprendre à les mépriser
» souverainement. N'imitez point
» le torrent de notre ville, & ne
» vous laissez point gâter par l'exem-
» ple de la multitude qui s'y prostitue
» honteusement aux riches, de quel-
» que trempe qu'ils puissent être; ne

» donnez de place dans votre estime
» & dans votre cœur, qu'à ceux qui
» le méritent par leur vertu.

» Passons maintenant aux femmes
» qu'il est à propos de vous faire
» connoître. Vous trouverez parmi
» celles d'Aliarte très-peu de dou-
» ceur, & moins encore de politesse,
» qualités qui faisant le plus bel or-
» nement du sexe devroient faire sa
» principale étude, mais qui n'étant
» que le fruit d'une heureuse édu-
» cation ne sauroient se trouver en
» elles, parce qu'elles en manquent
» presque toutes.

» L'amour propre est chez elles,
» bien plus encore que chez nous,
» le premier mobile de leurs vues,
» de leurs intentions & de leurs dé-
» marches. Celles qui font profes-
» sion de galanterie, paroissent en
» avoir moins que les autres; mais
» au fonds ce n'est qu'un amour
» propre déguisé & plus rafiné; les

» manieres flatteuses & séduisantes
» dont elles usent envers les hommes
» ne se rapportent point à eux ; qu'ils
» ne s'en glorifient pas. Elles ne
» nous cultivent que pour augmenter
» leur gloire, & grossir le nombre
» de leurs ridicules adorateurs. Un
» amant ne leur est cher, qu'autant
» qu'elles trouvent leur intérêt au-
» près de lui.

» Les femmes d'Aliarte sont la
» plûpart légeres & volages. Ne
» comptez pas sur la durée de leurs
» sentimens ni de leur goût. Au-
» jourd'hui vives & empressées pour
» ce qui a su les charmer, demain
» ce n'est que refroidissement & que
» glace. On ne voit en elles aucune
» uniformité de conduite & de regle
» de vie ; dans la même saison où
» l'on voit naître leur piété & croî-
» tre leur zele pour nos divinités,
» on les voit retomber dans l'irréli-
» gion & dans leur premiere indiffé-
» rence pour les choses saintes.

» Elles y sont impérieuses, de façon » à vouloir dominer par-tout. On ne » voit entr'elles que ruptures & que » querelles, qui n'ont d'autre source » que la rage & la manie de dominer. » Elles se partagent d'ordinaire en so-» ciétés différentes qui forment des » bandes & des partis semblables à ceux » des guerres civiles. Ce sont com-» me des nations ennemies, qui se font » une guerre cruelle, & qui se déchirent » à belles dents par les traits de la mé-» disance. Elles ont les unes pour les » autres un mépris souverain; la » marchande s'éleve au-dessus de » la bourgeoise; toutes deux man-» quent d'égards & de déférence en-» vers la femme de condition; & » celui-ci a un dédain insultant pour » tout ce qui n'est pas de son rang & » de son état.

» La ruse & l'artifice semblent » être leur appanage particulier. » Leurs détours sont infinis, & leurs

» souplesses extrêmes, lorsqu'elles
» veulent arriver à leurs fins. S'il est
» besoin de se contrefaire, les lar-
» mes & les grimaces ne leur coû-
» tent rien. Elles cachent leurs vues
» avec une adresse admirable. Vrais
» caméléons, elles prennent toutes
» les couleurs qui peuvent convenir
» à leurs desseins ; elles se tournent
» & se retournent de mille manières
» différentes pour les faire réussir ;
» elles entendent admirablement
» l'art de dépayser ceux qui vou-
» droient les croiser dans leur route
» & découvrir leurs démarches. On
» les voit en un même instant écla-
» ter & pousser des sanglots, ten-
» dre les fibres de leurs visages & les
» resserrer, caresser & maîtriser tour
» à tour, selon que leurs intérêts
» leur paroissent le demander.

» Vindicatives à l'excès, elles ne
» perdent jamais le souvenir de la
» plus légère offense, le désir de s'en

» venger ne s'éteint qu'avec leur
» vie.

» Vous devez juger par tout ce
» détail, mon fils, combien la cor-
» ruption eſt grande parmi ceux avec
» qui vous avez à vivre. Nos ayeux
» n'étoient pas ſi méchans ; leur gé-
» nération n'étoit point à beau-
» coup près infectée de tant de vices
» & d'imperfections que celle-ci.
» Une ſi horrible dépravation n'a
» d'autre ſource, ſelon moi, que
» le défaut de naiſſance & d'éduca-
» tion. On ne voit en effet dans
» Aliarte qu'un tas de familles obſ-
» cures, qui n'ont que la plus vile &
» le plus mépriſable origine. Les plus
» anciennes, ſi quelques-unes d'en-
» tr'elles méritent de porter ce
» nom, ſont à peine un demi-ſiècle
» d'exiſtence honorable, & ne peu-
» vent ſe glorifier d'avoir pro-
» duit un homme véritablement il-
» luſtre. Outre cela, depuis long-
temps

» temps les Aliartiens uniquement
» occupés du soin de leur commerce,
» de la culture de leurs champs,
» & de celle de leurs vignobles, ont
» entiérement négligé l'éducation de
» leurs enfans, les laissant croître &
» se former dans le sein de leurs mai-
» sons parmi de misérables esclaves,
» qui ne peuvent donner que des
» exemples de corruption & de
» déréglement.

» Loin de suivre les usages de la
» fameuse Athenes, où toutes les
» familles s'appliquent avec le soin
» le plus louable à perfectionner,
» par une bonne éducation, les ta-
» lens & le germe de la vertu que
» les dieux ont donnés à leurs en-
» fans, les habitans d'Aliarte, par
» un aveuglement inoui, regardent
» presque cet article comme indiffé-
» rent au bonheur des hommes &
» au repos de la patrie. Aussi les
» voit-on manquer essentiellement

» aux devoirs les plus indispensa-
» bles. Amis froids & intéressés, ils
» ne connoissent point les loix de
» l'amitié, Epoux indifférens, gros-
» siers, & presque barbares, ils n'ont
» ni complaisance ni ménagement
» pour une épouse, qu'ils regardent
» comme une esclave. Que sais-je,
» les vices les plus difformes les ren-
» dent insociables.

» Cette malheureuse négligence
» sur l'éducation, le point le plus es-
» sentiel de la vie, cette indigne pre-
» férence qu'ils donnent à l'or & à
» l'argent, ne pouvoient manquer de
» devenir le mal général d'une ville
» qui n'est que peuple, pour ainsi
» dire, presque toute formée de
» vils artisans, ou de gens sans
» naissance & de basse extraction,
» inondée enfin depuis moins
» de dix lustres d'une infinité d'é-
» trangers, qui en ont entiérement
» défiguré la face, les mœurs, & les
» usages. Que pouvoit donc produire

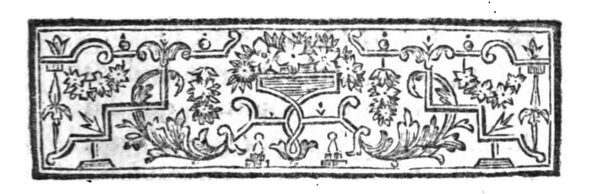
» un assemblage d'habitans si mépri-
» sables, si ce n'est une horrible con-
» fusion, la transformation entiere
» des anciennes moeurs, & une divi-
» sion funeste de cœurs & de senti-
» mens.

» Il en est quelques-uns toutefois
» dans les deux sexes, qui n'ont été
» infectés d'aucun des vices dont je
» vous ai fait le détail. Il s'en trouve
» qui ont le cœur droit, l'ame
» candide, un zele à toute épreuve
» pour leurs amis, une cônstante
» inclination à rendre service, une
» noble franchise mêlée de prudence,
» & un attachement inviolable aux
» personnes à qui ils ont donné leur
» cœur & leur amitié. Quelles at-
» tentions & quelles complaisances
» ceux-ci n'ont-ils pas pour leurs
» épouses! Ils regardent le mariage
» comme une aimable société, où
» le mari ne doit se réserver que
» le droit de l'emporter par ses pré-

» venances & son attachement sur
» une épouse chérie. Celle-ci
» de son côté, n'a de soins & d'a-
» mour que pour ce tendre époux.
» C'est à ceux-là, mon fils, que je
» vous exhorte de vous attacher ;
» appliquez-vous tout entier à les
» découvrir. Nouveau Diogene, joi-
» gnez à la lumiere du jour celle que
» les hommes empruntent de l'élé-
» ment du feu, pour les chercher en
» plein midi ; & lorsque vous les au-
» rez trouvés, soyez-en aussi jaloux
» que du plus précieux trésor.

» Fassent les dieux, mon fils, si
» je ne vous revois plus, que ces
» tablettes parviennent jusqu'à vous,
» & que vous puissiez y lire les con-
» seils que j'y ai tracés ; ils ne peu-
» vent manquer de vous être utiles,
» car ils sont le fruit d'une longue
» expérience.

*



CALLISTHENE,

OU

LE MODELE DE L'AMOUR

ET

DE L'AMITIÉ.

LIVRE SECOND.



PRÈS que Callisthene eut achevé la lecture de l'écrit que je viens de rapporter, ses larmes coulerent aussitôt en abondance, & il se jetta dans les plus sages & les plus sérieuses réflexions. Il se rappelloit toutes les instructions que son pere y avoit mises. Pénétré de leur excellence, il formoit un sincere propos

de les graver dans ſon cœur & dans ſa mémoire. Le ſeul article qui lui donnoit quelque inquiétude, étoit celui de l'amour ; ſon pere l'exhortoit à fuir cette paſſion, il le faiſoit en termes bien précis, & qui n'étoient nullement ſuſceptibles d'équivoque. Mais Calliſthene cherchoit à les interpréter d'une maniere favorable à l'état de ſon cœur ; il ſe diſoit à lui-même, non, mon pere n'a point prétendu m'interdire l'amour d'Ariſtoclie, il n'en connoiſſoit pas l'objet ; le mérite de cette divine fille lui auroit aſſurement fait approuver mon choix & mes feux. Les engagemens du cœur ne ſont pas tous les mêmes, il en eſt de mépriſables, mais il en eſt de louables & de glorieux : de ce dernier rang eſt celui dont mon cœur & mon eſprit ſont occupés.

La nuit étant venue, il s'endormit avec ces réflexions. Le lendemain

dès la pointe du jour, il fit venir Phetime un de ses esclaves, & lui donna ordre de se tenir prêt pour aller à Aliarte. Après quoi, s'étant fait apporter des tablettes de bois enduites de cire, il écrivit à Aristoclie ; & sa lettre étant faite il l'enveloppa de lin, la cacheta avec de la craye, selon l'usage des Grecs, & la remit à son esclave, en lui ordonnant de faire diligence & de revenir promptement avec la réponse.

Phetime partit incontinent & arriva en peu de jours à Aliarte. Il fut aussitôt chez Aristoclie, & lui remit la lettre de son maître ; elle l'ouvrit & y lût ce qui suit.

» Depuis que j'ai quitté Aliarte, » divine Aristoclie, & que je me » suis éloigné de vos beaux yeux, » toutes sortes de malheurs & de dis» graces sont venues fondre sur » moi, avec une force qui tient de » l'ensorcelement & du prestige. J'ai

» été dangereusement blessé devant
» les murs de Cadmée, & je suis
» tombé entre les mains des enne-
» mis. Ce jour-là même, je perdis
» mon pere qui fut percé d'une flê-
» che au-dessous du cœur. Je ne
» sais pas en quel temps ma liberté
» me sera rendue, & c'est-là le com-
» ble de mon infortune, parce que
» j'ignore si je pourrai bientôt me
» rapprocher de votre aimable per-
» sonne & jouir de cette divine pré-
» sence qui fait tout le bonheur de
» ma vie. Hélas je ne puis mainte-
» nant m'occuper que de votre idée,
» elle est toujours présente à mon es-
» prit; je songe sans cesse à vous,
» & c'est la seule consolation que je
» puisse goûter dans ma double capti-
» vité. Puis-je me flatter, charmante
» Aristoclie, que vos bontés conti-
» nuent envers moi, & que vous n'a-
» vez pas perdu le souvenir du plus
» tendre & du plus passionné de tou

» les amans ? Adouciſſez, je vous en
» conjure, la rigueur de mes fers par
» quelques lignes de réponſe ; que
» j'y puiſſe trouver les mêmes ſenti-
» mens dont j'eus le bonheur de vous
» entendre faire le récit avant mon
» départ.

Ariſtoclie ne put modérer la joie que lui cauſa la lecture de cette lettre. Elle n'avoit point eu de nouvelles de Calliſthene, depuis qu'il étoit parti pour le ſiege de Cadmée ; & elle avoit paſſé tout ce temps-là dans des inquiétudes & des allarmes très-vives ſur ſon ſort & ſur ſa deſtinée. Elle interrogea Phetime ſur toutes les particularités des événemens qui étoient arrivés à ſon maître ; elle lui fit raconter tout ce qui s'étoit paſſé à Thebes, & de quelle maniere il étoit tombé au pouvoir des ennemis. Elle fut ſur-tout extrêmement attendrie des larmes que Calliſthene avoit verſées en apprenant

la mort de son pere; & par une suite de cette admirable sympathie qui regne d'ordinaire entre deux personnes que l'amour unit, elle ne put retenir les siennes au récit de la douleur qu'il avoit ressentie par cette perte. Au reste elle jugea que la vertu de Callisthene étoit grande; de sa tendresse pour ce pere elle tira d'heureuses conséquences pour la bonté de son cœur & l'excellence de son caractere.

Après ces réflexions qui occuperent quelques momens l'esprit d'Aristoclie, elle voulut renvoyer l'esclave au lendemain, mais celui-ci la supplia instamment de ne pas différer davantage à faire sa réponse; il lui représenta que son maître l'avoit exhorté à faire toutes les diligences possibles, & que le moindre retardement lui feroit passer de momens cruels. Cet empressement causa beaucoup de plaisirs à Aristoclie; elle fit

donc sa lettre, & la remit à Phetime qui partit incontinent.

Cet esclave, zélé pour tout ce qui pouvoir contribuer à la satisfaction de son maître, fut bientôt de retour à Sparte, &y employa moins de temps encore qu'il n'avoit fait en allant à Aliarte. Callisthene ayant reçu la lettre d'Aristoclie, l'ouvrit avec une avidité incroyable. Voici ce qu'elle contenoit.

» Je suis touchée de vos maux & » de vos infortunes, Callisthene, au » point que vous pouvez desirer: mais » aussi je suis très-sensible à la gloi» re que vous vous êtes acquise » au siege de Cadmée. Je prens » trop de part à vos intérêts pour » ne pas partager avec vous & » vos malheurs & vos prospérités. » Que me serviroit-il de feindre! » Je ne suis plus la maîtresse de mes » sentimens, & il n'est plus en mon » pouvoir de vous les cacher. La mort » de votre pere m'a extrêmement

» affligée, & la douleur que vous en » avez ressentie vaut dans mon esprit » les éloges les plus magnifiques de » votre vertu. Supportez avec cons- » tance, comme vous avez fait jus- » qu'ici, les rigueurs de votre cap- » tivité. Les Lacédémoniens n'ont » jamais abusé de leurs victoires; & » je crois sans peine que leur géné- » rosité ne se démentira pas en cette » occasion. Le cœur me dit que j'au- » rai bientôt le plaisir de vous revoir. » Au reste vous vous réjouirez bien de » toutes les folies que fait éclater » un rival qu'il a plu à l'amour de » vous donner; c'est votre ami, le » jeune Straton, qui depuis votre » départ s'est avisé de soupirer pour » moi; vous rirez de ses extrava- » gances: mais n'en soyez point in- » quiet, vous serez à jamais l'uni- » que objet de mon attachement.

Le plaisir que le tendre Callisthene ressentit par la lecture de cette lettre

fit

fit en lui une si heureuse révolution! que ses forces en augmenterent considérablement ; & qu'il se trouva en état de quitter le lit ce jour-là même. Il goûtoit un plaisir inexprimable dans ses momens de solitude, à se rappeller les choses obligeantes qu'Aristoclie lui avoit écrites, & les assurances qu'elle lui avoit données de son amour pour lui & de son attachement à ses intérêts. Mais la jalousie, inséparable des grandes amours, troubloit quelquefois sa félicité. Quoi, disoit-il, il est donc vrai que j'ai un rival ; je n'en puis au moins douter, puisque je l'apprens d'Aristoclie elle-même. Peut-être est-il vrai aussi qu'elle l'écoute, & que pour mieux me tromper, elle prend les devants, afin que je ferme les yeux sur ses démarches ? Cette triste pensée l'accabloit ; il en revenoit pourtant, & se confiant sur l'amour d'Aristoclie, dont il connoissoit

H

les sentimens & la sincérité, il se reprochoit à lui-même d'avoir eu des idées si injurieuses à sa vertu.

L'amour de ce rival qui donnoit toutes ces inquiétudes à Callisthene, étoit venu assez inopinément, le pur hazard l'avoit fait naître; mais il n'en étoit ni moins ardent, ni moins animé. Straton avoit vu Aristoclie dans la fontaine de Hercyne qui étoit près de la ville de Lébadie, capitale de la haute Béotie, dont celle d'Aliarte n'étoit pas éloignée. C'étoit la veille d'une procession générale qu'on devoit faire en l'honneur de Jupiter-Roi. Aristoclie avoit été choisie pour y porter la corbeille où étoient renfermées, & couvertes d'un voile, les choses sacrées qu'on destinoit à la cérémonie de la fête; elle s'étoit donc allé laver à cette fontaine, afin de se purifier; car on ne sauroit croire quelle vertu & quelle

pureté on exigeoit dans les vierges qu'on honoroit de ce ministere, le plus auguste & le plus noble auquel une fille pût aspirer. Ce fut en ce lieu que Straton se rendit amoureux d'Aristoclie ; il lui avoit même bientôt appris sa passion par ses étourderies & ses importunités ; jusques-là que sans la consulter, il l'avoit déja demandée en mariage. Théophane son pere, qui n'ignoroit pas l'amour de Callisthene, ressentit quelque peine de ce concours ; il ne savoit à qui accorder la préférence. Callisthene étoit le seul aimé ; il avoit outre cela l'avantage d'être son allié. Straton étoit le plus riche, & son amour paroissoit le plus fort, parce qu'il étoit impétueux & extravagant. Dans ce doute & ces perplexités, Théophane résolut de consulter l'oracle de Trophonius, pour savoir à qui des deux il devoit donner sa fille.

Cet oracle, un des plus célebres de la Grece, étoit placé à Lébadie, ville fameuse par le temple que Trophonius, fils d'Apollon, y avoit bâti en l'honneur de ce dieu. Théophane pour se préparer à le consulter, demeura, selon l'usage qui se pratiquoit en ces occasions, avec les prêtres du temple pendant quelques jours; il offrit plusieurs sacrifices, se lava dans trois petites rivieres qui couloient auprès, & adora l'idole de Trophonius. Après quoi, vêtu d'une tunique de lin, avec une ceinture de franges, il s'approcha du lieu de l'oracle qui étoit situé dans un bois sur la montagne. Il y avoit là une enceinte de marbre, élevée de deux coudées, sur laquelle étoient dressées plusieurs obélisques d'airain. Au milieu de ce circuit étoit une caverne creusée dans la montagne en forme de four, où Théophane descendit sur de petites échelles par

un trou extrêmement étroit ; ensuite couché par terre, il présenta les pieds devant l'entrée d'une autre caverne plus petite, qui étoit au fond de celle-là, & dont l'entrée étoit encore plus étroite que la premiere. Il tenoit en ses mains deux gâteaux faits avec du miel, afin de les donner aux serpens qui abondoient dans cet antre, & les endormir. Une vertu secrete l'attira aussitôt au-dedans, avec une force & une vîtesse incroyables.

L'oracle avoit deux manieres de donner ses réponses; tantôt on entendoit une voix, & tantôt on avoit une vision qui apprenoit l'avenir. Pour Théophane, il entendit un bruit confus & inarticulé qui venoit du fond de la caverne, auquel il eût été bien difficile de donner aucune signification; mais enfin cette voix se développa à la seconde fois, & devint intelligible à la troisieme. Il

entendit ces mots, *Eloigne ta fille de la fontaine.*

A peine l'oracle eut-il prononcé ces paroles, que Théophane fut poussé au-dehors de la caverne par la même vertu qui l'y avoit attiré; il en sortit les pieds devant. Les prêtres le placerent incontinent dans la chaise de Mnemosyne, déesse de la mémoire, & l'interrogerent sur tout ce qui s'étoit passé dans l'antre sacré; delà ils le conduisirent en une chapelle dédiée à la bonne fortune & au bon génie, où il fit écrire sur un tableau la réponse que l'oracle venoit de rendre. Mais ce qu'il en avoit entendu étoit si obscur, & les prêtres furent si embarrassés à lui déchiffrer cet énigme, qu'il s'en retourna à Aliarte aussi indéterminé qu'il l'étoit auparavant; de sorte qu'il résolut de laisser agir le cœur de sa fille.

En effet étant arrivé à Aliarte,

il assembla sa famille, à laquelle il fit part de la réponse qu'il venoit d'entendre de l'oracle de Trophonius ; & après quelques plaintes ameres, mais respectueuses, qu'il addressa aux dieux immortels, de ce qu'ils le laissoient dans une incertitude désolante sur le sort de sa fille, il déclara qu'il la laissoit libre, priant les dieux de lui inspirer le choix le plus avantageux au bonheur de sa vie.

Aristoclie, touchée de l'état de son pere, ne put retenir ses larmes ; elle se jetta à genoux à ses pieds, & le supplia tendrement d'approuver le choix qu'elle avoit fait de Callisthene. Elle ajouta que les dieux, toujours bons & toujours justes, qui lui avoient inspiré ce choix, ne lui refuseroient pas sans doute leur protection & leurs faveurs. Théophane la releva, l'embrassa, & lui fit les souhaits les plus heureux & les plus magnifiques que la tendresse d'un pere puisse dicter;

Cependant Callisthene qui ignoroit tout ce qui se faisoit en sa faveur à Aliarte, passoit à Sparte des jours agités & mêlés d'amertumes, par la vive jalousie qui s'étoit emparée de son cœur. Il étoit un jour plongé dans ces tristes idées, lorsque Phetime, son esclave, entra dans sa chambre, & lui remit un paquet qu'un soldat venoit d'apporter d'Aliarte pour lui. Il l'ouvrit & y trouva des lettres de Cléophon, son oncle, qui lui mandoit que la république avoit délibéré de demander sa liberté aux Lacédémoniens, soit à prix d'argent, soit par échange avec d'autres prisonniers de guerre qu'ils avoient fait de leur côté pendant les hostilités du siege de Cadmée; qu'elle envoyoit pour cela un ambassadeur à Sparte; qu'il espéroit que cette négociation réussiroit; & qu'il se flattoit de le voir à des jeux publics, qu'on devoit célébrer à Aliarte

vers le commencement du mois Boedromion, qui répond à notre mois de Septembre.

Plus sensible à ce dernier article qu'à celui de sa liberté, Callisthene forma dès-lors le projet de paroître à ces jeux; mais déguisé de façon à n'être point reconnu, & d'y courir avec les autres concurrens, pour tacher de les surpasser, & mériter de mieux en mieux les éloges & l'approbation d'Aristoclée. Il se proposoit aussi sous ce déguisement, de juger par lui-même & avec plus de sureté, des sentimens de sa maîtresse pour Straton. Tous ces différens motifs lui firent desirer avec ardeur le succès de la négociation. Il se donna même quelques mouvemens pour la faire réussir.

Pendant sa captivité, il s'étoit attiré l'amitié & la bienveillance d'un jeune seigneur Spartiate, nommé Aristandre, dont le crédit étoit

puissant dans Sparte. Jugeant que sa sollicitation pourroit lui être de quelque utilité, il pria l'embassadeur des Aliartiens de s'en servir, & le chargea d'une lettre pour lui.

Le succès répondit aux souhaits de Callisthene ; Aristandre s'employa vivement pour sa liberté, & l'obtint des Lacédémoniens sans rançon & sans échange. Il vint ensuite lui en porter la nouvelle lui-même ; & l'embrassant tendrement, il lui dit que la seule chose qui modéroit l'excès de sa joye, étoit de voir que par-là il le perdoit, & qu'il se privoit d'un ami qui lui étoit devenu si cher, depuis le moment qu'il avoit commencé de le connoître ; qu'il préféroit néanmoins son repos & sa liberté à sa propre satisfaction ; & lui demandoit seulement quelque part dans son souvenir, & une place dans son cœur. Callisthene le remercia avec tous les termes que

sa reconnoissance soutenue de son esprit pût lui suggérer; il l'assura que le reste de ses jours, il le regarderoit comme son véritable libérateur, & qu'il renonceroit plutôt à la vie qu'à l'amitié & à la tendre gratitude qu'exigeoit de sa part un service aussi important que celui qu'il venoit de lui rendre; & il lui demanda à son tour la continuation de son amitié.

Callisthene demeura encore quelques jours à Sparte, soit pour voir les beautés & les magnificences d'une des plus florissantes villes qu'il y eût alors dans l'univers, soit pour se remettre entiérement de sa blessure & de ses souffrances. Enfin voyant que le 4. du mois Boedromion, c'est-à-dire le 19. selon nous, qui étoit le jour fixé pour les jeux, s'approchoit, il prit congé de ses amis & des connoissances qu'il avoit faites depuis sa captivité, & se mit en chemin pour Aliarte, suivi de Phetime

son esclave. Il s'arrêta à une journée de cette ville, & y envoya Phetime déguisé, pour s'informer de l'endroit où les jeux devoient se célébrer, & des regles qu'on y avoit prescrites.

L'esclave s'étant informé de tout, il revint & rapporta à son maître les éclaircissemens qu'il pouvoit desirer. Il lui apprit que les jeux consistoient en courses à cheval & de chariots ; qu'on y admettoit tous les étrangers déguisés, ou non ; que Théophane devoit être du nombre des juges qui présideroient à ces jeux ; qu'il croyoit même que les dames se trouveroient sur les estrades ; & que sans doute Aristoclie seroit du nombre ; qu'enfin, outre les palmes ordinaires, le prix de la course à cheval étoit un casque d'argent émaillé & orné de perles ; & celui des chariots, un bouclier d'or garni de saphirs & d'émeraudes.

Callisthene instruit de toutes ces particularités

particularités, ne songea plus qu'à se préparer à ces courses, & à chercher une maniere de se déguiser qui le rendît entiérement méconnoissable. Après qu'il y eut bien réfléchi, il crut avoir trouvé ce qui lui convenoit, & résolut de s'habiller à la maniere des cavaliers Sarmates, dont l'équipage étoit extrêmement singulier. Leur habit s'ajustoit parfaitement à leur corps, & sembloit ne faire qu'une seule piece depuis la tête jusqu'aux pieds. Il étoit tout de cornes de pied de cheval qu'ils tailloient en petites lames, toutes semblables à des écailles de dragons. Ils perçoient ces écailles & les cousoient ensemble avec des nerfs de boeuf ou de cheval; ce qui formoit une espece de compartiment semblable à ceux d'une pomme de pin encore verte, & faisoit une cuirasse plus belle & plus solide que les cuirasses des Grecs, & à l'épreuve du fer

poussé avec le plus de violence. Leurs chevaux étoient revêtus de la même maniere depuis les narrines jusqu'à la corne des pieds, & avec la même justesse de tous les côtés. Les Sarmates portoient outre cela un bonnet pour se couvrir la tête, qui ressembloit assez à une tiare. Callisthene envoya incontinent son esclave à la ville, pour y acheter toutes les parties de cet habillement; celui-ci s'en acquitta le mieux du monde, & trouva tout ce qui convenoit à son maître.

Muni de ce vêtement singulier & bizarre, Callisthene attendit l'heure de la course avec une impatience extrême; elle étoit fixée à l'après midi. Une des loix prescrites par la police établie dans les jeux, consistoit à écrire sur un registre le nom & le pays de ceux qui se présentoient pour disputer le prix; & avant l'ouverture des jeux, un héraut les

proclamoit publiquement. Cette loi embarrassoit Callisthene, il n'avoit garde de vouloir se faire connoître ; de sorte que pour tromper celui qui tenoit le registre, il résolut de prendre un nom conforme à son habillement ; & ce fut ainsi qu'il se fit inscrire dans le registre des jeux.

Enfin le moment où l'on ouvrit les barrieres étant arrivé, Callisthene, le corps couvert de sa cuirasse d'écailles, & le visage de son casque, s'avança dans la lice, monté sur un cheval superbe, dont la beauté, jointe à la noble contenance du cavalier, attira les regards de toute l'assemblée. Il portoit à la main une pique, au haut de laquelle étoit une lame d'os, selon l'usage des Sarmates qui se servent de cette matiere pour les pointes de leurs flèches & de leurs piques, au lieu du fer qu'ils n'ont pas. On s'empressa de le faire entrer dans la carriere ; mais il le refusa, &

attendit que les courſes fuſſent parvenues au dernier vainqueur.

Ce moment ne tarda pas à arriver : ce fut Straton lui-même, le rival de Calliſthene, qui demeura vainqueur. Déjà il ſe diſpoſoit à monter ſur l'eſtrade, avec d'autant plus de gloire & de plaiſir que c'étoit Ariſtoclie qui devoit donner le prix : mais à peine avoit-il monté un degré de l'eſtrade que les clairons & les trompettes annoncerent le Sarmate, & avertirent Straton de revenir ſur ſes pas.

Tout le monde fut charmé de voir cet étranger, dont la bonne mine avoit excité la curioſité univerſelle, entrer en lice & venir diſputer le prix. Outre le cheval qu'il montoit, il en menoit un autre par la bride ; ce qui ſe pratiquoit quelquefois en ces ſortes de courſes. Straton fut obligé d'en faire de même, quoique tous ceux qui avoient couru n'euſſent eu qu'un ſeul cheval. Le

signal étant donné, ils partirent comme la foudre. Leur activité étoit extrême ; ils forcerent leurs chevaux, & furent contraints de monter le second qu'ils menoient. Callisthene le fit avec une grace & une adresse admirables ; ce qui étoit d'autant plus merveilleux que ces sortes de chevaux étoient sans selle, & que les Grecs n'avoient point l'usage des étriers. Le cheval de Straton s'abbattit presqu'au bout de la carriere ; mais celui de Callisthene atteignit le terme avec une celérité plus insensible que n'est le trait de ma plume.

Déja ceux qui présidoient aux jeux se préparoient à le présenter à Aristoclie ; mais il les pria de le laisser encore sous son habillement jusqu'à la fin des courses ; il se contenta de baiser les bords du tapis qui couvroit l'estrade, en l'endroit où Aristoclie avoit ses pieds. Il s'éleva en même temps des cris de joie & des applau-

dissemens universels, qui accorderent à Callisthene ce qu'il demandoit ; & tous s'écrierent d'une seule voix, qu'on ouvrit les courses des chariots.

Callisthene alla aussitôt se placer, comme il avoit fait en arrivant, auprès des barrieres & laissa courir tous les chars qui se présenterent. Il y en eut plusieurs qui se briserent au milieu de la course ; mais enfin ce fut encore Straton qui remporta la victoire. Alors se tournant vers le Sarmate, il me reste, lui dit-il, à disputer avec vous, valeureux étranger ; entrez dans la carriere, & voyons si le sort vous sera aussi favorable qu'il l'a été la premiere fois. Callisthene ne répondit que par une inclination de tête modeste & sérieuse, & monta d'une maniere noble & majestueuse dans le char que son esclave, déguisé en héraut d'armes, lui tenoit tout prêt.

C'étoit un chariot très-léger, attelé de quatre chevaux. Il n'en avoit encore paru, durant toute la course, que de ceux qui étoient attelés de deux chevaux. Au signal qui fut donné, les deux chars partirent ensemble du lieu marqué. Dans ces sortes de courses, la dextérité consistoit à tourner autour d'une borne, & à faire douze tours, ensorte que celui qui avoit le plutôt fini le douzieme, demeuroit vainqueur. Straton n'étoit encore qu'au septiéme tour, que Callisthene plus vîte qu'une arbalête, eut achevé le douzieme. La rapidité avec laquelle ses chevaux enleverent son char, & l'habileté qu'il fit paroître à le conduire, firent un plaisir infini aux spectateurs, & lui attirerent les acclamations universelles. De plus, il arriva, comme si le sort eût voulu concourir à l'augmentation de son triomphe, que le char de Straton fut mis en pieces, pour s'y

tre trop approché de la borne, contre laquelle une des roues vint se briser ; il fut lui-même fort heureux de se débarrasser des rênes des chevaux, qui le traînoient déja avec violence.

Callisthene vainqueur dans les deux courses, descendit de son char, & s'approcha de ceux qui présidoient aux jeux ; il reçut de leurs mains sur l'estrade les deux palmes qu'il avoit si glorieusement méritées. Comme la palme étoit toujours accompagnée d'une couronne, Théophane qui les devoit donner les avoit remises à sa fille ; mais auparavant, celle-ci voulut que le vainqueur quittât son déguisement : Callisthene le fit aussitôt, & abattit son casque.

Quelle fut la surprise de Straton, en voyant son rival couronné des propres mains d'Aristoclée ! Quelle fut aussi la joye de cette aimable fille, à la vue de ce doux spectacle ! Il seroit difficile d'exprimer l'une &

l'autre. Straton fumoit de dépit & d'envie ; aussi dès que Callisthene se fut découvert, ne pouvant soutenir un dénouement si terrible pour lui, il se retira brusquement.

Cependant Callisthene ayant mis un genou en terre, Aristoclie lui attacha de sa propre main les deux couronnes sur la tête ; elles étoient, l'une de laurier & l'autre d'olivier sauvage, selon la coutume des Grecs. En les recevant, il lui dit, d'une voix basse que personne ne put entendre, j'adore la main qui me couronne. Les dieux, lui répondit Aristoclie, ont exaucé les vœux que j'ai faits pour le succès de vos courses ; mon cœur, à travers votre déguisement, me disoit qui vous étiez. Elle lui donna aussi le casque & le bouclier, qui étoient les deux prix que la république avoit destinés pour les vainqueurs.

Après cela, le héraut des jeux,

précédé d'un trompette, conduisit Callisthene dans tout le cirque, & proclama son vrai nom à haute voix. Le peuple redoubla ses acclamations, & l'air retentissoit des applaudissemens qu'on donnoit à sa dextérité. Il fut ensuite conduit dans la ville avec toutes les marques de la victoire, précédé de quantité de flambeaux, & suivi d'une foule d'amis & de peuple qui s'empressoient de grossir l'honneur de son triomphe.

Avec ce pompeux cortege, il entra dans la ville, non par une porte, mais par une brêche qu'on fit exprès à la muraille, selon la coutume qui se pratiquoit en ces sortes de triomphes. Callisthene termina cette glorieuse journée par un superbe festin, dont il regala ses parens & ses amis, & la plus grande partie de ceux qui s'étoient trouvés aux jeux. Outre cela il fit distribuer de la viande & du poisson à tous ceux du peuple qui se présenterent.

Le lendemain, toute la ville vint le féliciter & lui faire compliment ſur ſon arrivée. Straton fut du nombre, & le félicita comme les autres ; mais Calliſthene qui ſavoit à quoi s'en tenir avec lui, ne put point trahir ſes ſentimens, il le reçut aſſez froidement.

Dès que Calliſthene put ſe dérober à la foule qui aſſiégeoit ſa maiſon, il alla donner ordre à ſon eſclave de paſſer chez Ariſtoclie, pour ſavoir ſi elle étoit viſible. Comme elle avoit un empreſſement égal au ſien, elle chargea l'eſclave de lui dire qu'il pouvoit venir dans le moment. Il n'y manqua pas, mais l'ayant trouvée dans ſon appartement avec Eudoxie, & ne ſe croyant pas en liberté, il lui demanda tout bas, après les premiers complimens, s'il ne pourroit pas avoir le bonheur de lui parler en particulier & avec moins de contrainte. Ne vous gênez pas, lui

répondit-elle, Eudoxie eſt mon amie & une autre moi-même, nous pouvons parler devant elle en toute liberté. Il ne m'eſt pas néanmoins poſſible, ajouta-t'elle, d'avoir maintenant avec vous une plus longue converſation; mon pere veut aller au temple de Minerve aſſiſter à un ſacrifice qu'on y fait à cette divinité, & il m'a dit de m'y rendre. Je ſerai plus libre demain, continua-t'elle; trouvez-vous, d'abord après midi, à notre maiſon de campagne qui eſt ſur le chemin d'Athenes, j'y ſerai avec Eudoxie; mais ayez attention d'y venir par le bocage ſacré, qui eſt ſur les bords de la riviere.

L'impatience de Calliſthene ne peut ſe décrire. Il compta toutes les heures de la nuit & de la matinée, & brula d'ardeur d'atteindre le moment heureux qui lui avoit été marqué. Dès le milieu du jour, il monta à cheval & ſe rendit à la maiſon

maison de campagne d'Aristoclie par l'endroit qu'elle lui avoit indiqué. Là il mit pied à terre, & s'assit sur le bord de la riviere à l'extrêmité du bocage. Il n'y eut pas demeuré demi-heure qu'il vit arriver Aristoclie & Eudoxie; il les aborda aussitôt & les suivit dans un labyrinthe de myrthes, où elles allerent se placer.

Callisthene fit d'abord le récit à Aristoclie de toutes les peines qu'il avoit endurées pendant son absence, & des inquiétudes qu'il avoit eues sur le chapitre de Straton; mais, ajouta-il, votre amour & vos promesses me rassuroient; je revenois à ma premiere tranquillité, dès que je me rappellois cette sublime vertu dont vous faites votre principale gloire. Mon amour, divine Aristoclie, étoit digne de cette récompense; je le disputerai toujours avec tous les mortels, il n'en est aucun qui puisse m'atteindre. Que je m'estimerois heureux; continua-t'il, si je

pouvois unir ma destinée à la vôtre. Je sais que si je faisois agir mes parens auprès des vôtres, je pourrois me flatter d'obtenir l'accomplissement de mes desirs; mais une telle voie ne sauroit satisfaire la délicatesse de mes sentimens; je ne veux le tenir que de votre aveu & de votre approbation. Parlez, Aristoclie, expliquez-vous; en disant cela, il baisoit amoureusement ses belles mains & les arrosoit d'un torrent de larmes.

Aristoclie ne pût entendre tous ces témoignages d'amour sans en être attendrie. Vous le savez, Callisthene, lui dit-elle, pourquoi doutez-vous de mes sentimens? J'ai été touchée plus que personne de toutes vos peines; j'ai pris toute la part possible à la gloire que vous vous êtes acquise à l'armée, & ici sous mes yeux. J'en prends Eudoxie à témoin; elle a été souvent présente à mes allarmes, à mes inquiétudes, & à

mes joies sur votre sujet. Faut-il pour vous rendre heureux que je souscrive à l'empressement que vous avez de vous unir à moi? Hé bien je l'approuve de toute mon ame, & j'ajoute que je le desire. Elle ne pût dire ces derniers mots sans rougir. Callisthene s'en apperçut, & lui sut bon gré de sa défaite.

Ce n'est pas tout, continua-t'elle, vous ignorez ce qui s'est passé en votre faveur pendant votre absence. Elle lui raconta tout ce que Théophane avoit fait pour connoître la volonté des dieux, son voyage de Lébadie pour y consulter l'oracle de Trophonius, la réponse ambigue de l'oracle, & la convocation que Théophane avoit faite de toute sa famille pour déclarer qu'il s'en rapportoit à elle-même; je m'expliquai à mon pere, ajouta-t'elle, & j'obtins de lui sans peine l'approbation de mon choix.

Ce récit causa une agréable surprise à Callisthene ; sa joie fut extrême. Quoi, s'écria-t'il, les dieux jaloux de mon bonheur n'ont pas voulu s'expliquer ; Théophane plus embarrassé que jamais, après les avoir consultés, s'en remet à vous-même ; & votre propre bonté, divine Aristoclie, soutient hautement la préférence dont vous m'avez honoré sur mon rival. Que mon sort est heureux, & ma felicité parfaite ! Je puis donc désormais . . . .

Il alloit continuer, lorsqu'un bruit étonnant qu'ils entendirent du côté de la riviere, les fit avancer vers ses bords pour voir ce que ce pouvoit être. A peine eurent-ils fait quelques pas, qu'ils virent venir à eux un tigre furieux qui descendoit de la colline & qui traversoit déjà la riviere ; & non loin un jeune Grec, bien monté, qui paroissoit le poursuivre, ayant une dame en croupe :

il étoit suivi de plusieurs esclaves qui crioient à pleine tête, tandis qu'il se disposoit à pousser son cheval dans la riviere, pour la traverser à la nage.

On ne peut bien dépeindre l'étonnement & l'effroi d'Aristoclie & d'Eudoxie à la vue de toute cette scene ; elles chercherent aussitôt leur salut dans la fuite, & prirent à la hâte la route du château. Pour Callisthene, il monta sur son cheval armé de sa lance & de son bouclier, & courut vers le tigre, qui le voyant venir s'arrêta tout-à-coup & lui fit face. Il alloit lui porter un coup mortel dans les flancs ; mais l'animal se baissant adroitement sauta sur l'oreille du cheval, qui se sentant blessé fit un écart si terrible que Callisthene fut jetté par terre. Il eut à peine le temps de se relever ; le tigre s'avança en furie contre lui ; & il l'auroit infailliblement terrassé, si Callisthene n'eut promptement présenté à cet

animal sa lance d'une main, & son bouclier de l'autre. Le tigre fit quelques pas en arriere; alors Callisthene lui plongea dans la gorge le fer de sa lance, avec une force si terrible que cette bête en fut renversée à l'instant & étouffée dans son sang.

Aristoclie avoit vu tout ce spectacle des fenêtres de son appartement; ses allarmes furent infinies, tant que dura le combat; mais sa joie le fut aussi, lorsqu'elle vit son amant échappé d'un aussi grand danger que celui qu'il venoit de courir. Elle descendit donc avec Eudoxie & revint dans le bocage joindre Callisthene; elles lui témoignerent toutes deux le contentement & le plaisir qu'elles avoient ressenti au succès de ce combat.

Je suis trop satisfait à mon tour, adorable Aristoclie, répartit Callisthene, d'avoir pu vous garantir du malheur qui vous menaçoit. Je ne comptois ma vie pour rien,

pourvu que je puſſe ſauver la vôtre & celle de votre fidele compagne. Mais, pourſuivit-il, que ſont devenus le cavalier & la dame qui couroient après le tigre? Ils ont diſparu l'un & l'autre, répliqua Eudoxie, dès que vous vous êtes avancé; je crois qu'ils ont pris le chemin d'Aliarte.

De grace, mes dames, répondit Calliſthene, pardonnez à ma curioſité, & ſouffrez que j'aille m'en informer dans tout le voiſinage. Nous ne ſommes pas moins curieuſes que vous, repliqua Ariſtoclie, d'un air riant; & vous faites tort à notre ſexe de lui ôter une qualité que toutes les nations s'accordent à lui donner. Nous voulons être de la partie; nous ſerons d'ailleurs bien aiſes d'aſſiſter à votre triomphe & à votre gloire, s'il ſurvient ſur notre chemin quelque nouvelle bête feroce à combattre. Allons du côté d'un bourg qui

n'eſt qu'à douze ſtades d'ici ; ces inconnus ne peuvent avoir tenu d'autre route que celle-là.

Elles prirent donc le chemin de ce bourg ; Calliſthene les accompagna, & conduiſit lui-même le char ſur lequel elles monterent. Au premier logis qu'elles aborderent, elles furent parfaitement inſtruites de tout ce qu'elles deſiroient de ſavoir. On leur dit que le cavalier étoit Straton, & la dame, Herminie ; qu'ils avoient paſſé tous deux le matin, & repaſſé depuis quelques heures dans le bourg ; qu'on leur avoit oui dire qu'un tigre qui s'étoit trouvé dans leur route, les avoit dérangés dans leur projet ; & qu'après l'avoir pourſuivi quelque temps inutilement, ils s'étoient vus obligés de ſe retirer, de crainte d'être reconnus. Il ne nous en faut pas davantage, dit Ariſtoclie, reprenons notre chemin & retournons au château. . . . .

Etant arrivée dans le ſacré bocage, elle deſcendit du char & s'affit ſur le gazon, ainſi qu'Eudoxie & Calliſthene. Celui-ci prenant la parole s'écria, quel eſt donc ce myſtere! Que penſer de la rencontre de Straton & d'Herminie? ce ne peut être le hazard qui les a conduits en ces lieux. Aſſurement, ou je me tromperois bien, ou ils avoient l'un & l'autre quelque deſſein de nous épier & de nous nuire. Je le crois, comme vous, répartit Ariſtoclie; bien des choſes concourent à me confirmer dans cette penſée. Je n'ignore pas, ajouta-t'elle, la paſſion qu'Herminie a conçue pour vous, & le dédain avec lequel vous l'avez rejettée; je n'ignore pas non plus celle de Straton, vous ſavez ce que je vous en écrivis à Sparte. Ces deux perſonnes animées, l'une par l'eſprit de vengeance aſſez ordinaire aux femmes, & l'autre par celui de la jalouſie, auront

bien pu s'unir & s'armer contre nous

Tandis qu'ils raisonnoient ainsi sur l'accident qui venoit de lui arriver, & sur l'apparition extraordinaire de Straton & d'Herminie, ils apperçurent au fond du bois un jeune esclave qui paroissoit embarrassé, & qui tachoit de retrouver le chemin d'où il s'étoit égaré. Callisthene ne douta pas que cet esclave ne fut de la suite de Straton ; il s'avança & le fit venir auprès d'eux, dans le dessein de l'interroger & de savoir par quelle aventure il se trouvoit seul en cet endroit. Il lui fit diverses questions à ce sujet qui ne produisirent aucun effet. On le pressa, mais en vain ; jamais on ne put lui faire avouer autre chose, si ce n'est qu'il s'étoit égaré en conduisant un chariot dont les chevaux s'étoient échappés.

Cette obstination & cet embar-

ras irriterent davantage la curiosité de Callisthene & d'Aristoclie ; la douceur & les menaces furent employées de leur part, mais sans succès, & sans en pouvoir rien arracher. Enfin Callisthene, ému de colere & d'impatience, prit l'esclave par la gorge, l'attacha à un arbre, & lui dit que s'il n'avouoit tout ce qu'il savoit, il le perceroit de sa lance. L'esclave se voyant en ce misérable état, ne résista pas davantage, & supplia Callisthene de le détacher, en l'assurant qu'il lui découvriroit tout le mystere.

En effet, à peine eut-il été remis en liberté, qu'il prit la parole & leur confessa qu'il appartenoit à Straton; que dès la veille son maître, instruit de l'entrevue que Callisthene devoit avoir avec Aristoclie, l'avoit envoyé chez cette derniere, avec ordre de s'y cacher adroitement & de ne rien perdre de leur conversa-

tion ; qu'il avoit été assez heureux que de s'y introduire, sans être apperçu de personne ; que s'étant caché sous l'autel des dieux lares du salon, il avoit tout entendu & en avoit rendu compte à son maître ; que celui-ci informé de la passion d'Herminie, avoit engagé cette dame à se joindre à lui pour se trouver au rendez-vous du bocage, & y entendre toute leur conversation; qu'ils s'étoient mis en chemin pour cela ; mais que lorsqu'ils étoient au point d'arriver dans le bocage, ils avoient rencontré un tigre qui descendoit de la colline, auquel Straton avoit donné la chasse, & l'avoit poursuivi en passant la riviere. Vous savez le reste, ajouta l'esclave, il seroit inutile de vous en faire le récit : je venois après eux ; mais en arrivant ici, je ne les ai plus trouvés, ni les autres esclaves, & me suis égaré.

Callisthene & Aristoclie ne furent point

point surpris du récit qu'ils venoient d'entendre; ils l'avoient conjecturé, & ne s'attendoient pas à autre chose. Ils renvoyerent l'esclave, & prirent le chemin du château; il se faisoit tard, & ils avoient près de vingt-quatre stades à faire pour se rendre à la ville, ce qui vaut une lieue.

La conversation roula, en s'en allant, sur les desseins de Straton & d'Herminie. Quoi! s'écria Aristoclie, y a-t'il au monde de folie comparable à celle de cette femme? Je pardonnerois à Straton les courses & les poursuites que sa jalousie lui fait faire; son sexe est privilégié. Mais qu'une femme se livre à toute sa passion, malgré les mépris de celui qui en est l'objet; que sans égard pour ce qu'elle se doit à elle-même, elle franchisse les loix de la bienséance & de la vertu, c'est ce qui me passe. Pour moi, repliqua Callisthene, je ne vois pas que Straton, dans le

procédé qu'il vient de tenir, soit plus excusable qu'Herminie. Je lui pardonne, divine Aristoclie, l'amour qu'il a conçu pour vous, & toutes les suites d'une si belle passion. Je fais trop de cas de mon choix pour improuver les sentimens que votre beauté ne peut manquer de faire naître : mais je blâmerai toujours les ruses, les supercheries, & les détours qu'il met en œuvre : rien n'est si contraire à l'honnête homme que ces voies obliques ; il doit aller à votre cœur par des démarches que la candeur & la franchise auront dictées.

Comme ils se trouverent à l'extrêmité du sacré bocage, les dames monterent là dans leur char. Callisthene alla prendre son cheval, & fut les joindre au bout des jardins du château, par où l'on entroit dans le grand chemin d'Aliarte. A la porte de la ville, il prit congé d'Aristoclie, & lui demanda la permission de la

venir voir le lendemain ; elle y consentit, & lui dit de se rendre à la même heure dans des promenades publiques, qui étoient à six stades de la ville.

Callisthene s'y trouva avant l'heure marquée. Il apperçut bientôt le char d'Aristoclie ; il s'avança & fut lui donner la main pour l'aider à descendre, ainsi qu'à Eudoxie qui étoit avec elle. Ils s'éloignerent d'abord des allées de cette promenade qui étoient les plus fréquentées, & s'avancerent dans des sentiers écartés, soit pour être plus en liberté, soit pour ne point tomber dans les mêmes inconvéniens qui leur étoient arrivés la veille.

Le sujet de leur conversation fut celui de leur amour. Callisthene pria avec instance la tendre Aristoclie de couronner ses feux, & de vouloir hâter son bonheur. Je vous en prie avec d'autant plus de joie & de satisfaction,

ajouta-t'il, que je sais qu'en cela je ne m'écarte point des volontés & du goût de mon pere. Il m'a laissé dans sa cassette un écrit bien respectable pour moi, qui contient les plus sages maximes, & où je vois retracée avec fidélité toute sa maniere de penser. Je sais qu'il m'y défend l'amour en général, parce qu'il craignoit que l'exemple des jeunes gens de ce siecle ne me corrompît, & que je ne donnasse comme eux dans des amours folles & déréglées, qui sous l'apparance d'une belle écorce, & sous les faux attraits des plus insipides plaisirs, ne conduisent qu'à une perte & à des infortunes assurées. Mais il m'a permis un amour sage & réglé; il m'a laissé le maître sur le ma age, m'a seulement exhorté à faire un choix qui répandit sur le reste de mes jours le repos & la félicité, qu'on doit sans doute regarder comme le plus précieux de tous les

biens. Je ne puis trouver qu'en vous ce véritable bonheur, charmante Ariſtoclie ; mon pere auroit-il balancé à approuver un auſſi digne choix que le mien ?

Ariſtoclie jetta ſur Calliſthene un regard tendre, qui le remercioit avec bien plus d'éloquence des ſentimens qu'il avoit pour elle que n'auroient pu faire de longs diſcours. Elle lui demanda enſuite ce que c'étoit que cet écrit, & s'il n'y avoit pas moyen de le voir? Il me ſera facile de vous ſatisfaire, repliqua Calliſthene, car j'en ai une copie ſur moi ; & la lui ayant préſentée dans le moment, elle en fit la lecture tout haut, afin d'en faire part à Eudoxie ; elles en furent extrêmement ſatisfaites toutes deux. Quel ſoin, s'écria Ariſtoclie, quelle attention, quelle vigilance de la part de ce tendre pere ! Il meurt & veut encore après ſes jours nourrir l'ame de ſon fils

des plus salutaires leçons.

A peine Aristoclie avoit-elle achevé de prononcer ces derniers mots, qu'on entendit la voix d'un homme ému de colere, & le bruit de quelques armes qui s'entrechoquoient. Callisthene se tourna, & se mit incontinent à s'écrier : ah dieux! que vois-je ? Aristandre mon libérateur est entre les mains de ses ennemis ; courons le sauver des malheureux coups que ces barbares portent à sa vie.

Il ne se trompoit point, c'étoit Aristandre lui-même, ce jeune seigneur Spartiate qui l'avoit si généreusement tiré de captivité. Il part dans l'instant, plus vîte qu'un trait ; il eut bientôt atteint cette troupe de furieux. Ils n'étoient qu'à quelques pas de là sur le grand chemin de Lébadie ; c'étoient trois Siciliens, contre lesquels Aristandre se défendoit comme un lion : mais il étoit

couvert de sang & de poussiere, & il auroit immanquablement succombé dans une partie si inégale, sans le secours de Callisthene.

Celui-ci fondit donc le sabre à la main sur celui des trois qui étoit le plus acharné à porter des coups à Aristandre ; il l'atteignit au gosier, & le jetta par terre sans vie. Un des deux qui restoient s'avança brusquement vers Callisthene, & après l'avoir blessé au bras droit, il alloit lui assener un coup de massue sur la tête, lorsque le valeureux Grec s'étant remis de la douleur que sa blessure lui avoit causée, porta si à propos à ce Sicilien un coup de sabre sur le milieu de l'épaule, qu'il la lui fendit en deux, & en fit voler les pieces à quatre pas de là.

Aristandre ne pouvoit plus agir ; noyé dans son sang, il avoit de la peine à se soutenir, & ne pouvoit être que foible & inutile spectateur

de l'intrépidité de Callisthene.

Enfin le troisieme déconcerté par le triste sort de ses compagnons qu'il voyoit morts à ses pieds, songeoit à prendre la fuite, lorsque Callisthene tournant toute sa furie contre lui, le poursuivit avec une vîtesse extrême ; & l'ayant atteint ; il lui déchargea un coup de sabre sur la tête qui en fit deux pieces, & le laissa sur le carreau.

Délivré de ces trois scélérats, Callisthene ne songea plus qu'à secourir Aristandre, qui en avoit un extrême besoin. Il s'approcha de lui incontinent après son expédition, le visita, & lui trouva trois blessures dans les côtes, d'où il sortoit une quantité de sang prodigieuse. Il déchira son manteau & en fit des bandes, dont il le ceignit avec force ; il arrêta par là cette grande effusion qui ne pouvoit manquer de lui donner la mort.

Un moment après, les dames s'approcherent. Ariſtandre en les voyant, les ſalua par une inclination de tête, & les pria de l'excuſer, s'il ne leur rendoit pas tout l'honneur qu'il leur devoit. Songeons à votre guériſon, lui dit Ariſtoclie; & vous, dit-elle à Calliſthene, n'êtes vous point bleſſé? je crois l'être au bras droit, répondit-il, mais ma bleſſure n'eſt pas dangereuſe; je vais promptement à la ville chercher un chirurgien & une litiere pour Ariſtandre.

Calliſthene ne tarda pas à revenir. Il amena un chirurgien & quatre eſclaves qui portoient une litiere. Les plaies d'Ariſtandre ne furent point jugées mortelles, on y mit le premier appareil: pour celle de Calliſthene, elle fut trouvée légere. Après cela, les eſclaves mirent Ariſtandre ſur la litiere & le porterent à la ville dans la maiſon de Calliſ-

thene. Il y fut servi avec tant de soin, de prudence, & d'habileté que dès le vingtieme jour, il fut en état de parler & de quitter le lit.

Il employa le premier usage de sa santé à remercier Callisthene de ses soins, & à l'assurer d'une éternelle reconnoissance. Je vous dois la vie, généreux Aliartien, lui dit-il, je la perdois sans votre secours, & je ne pouvois jamais m'échaper des mains de ces trois brigands; je le publierai par-tout. Qu'ai-je donc fait, répondit Callisthene, qui puisse être comparé au service signalé que vous me rendites à Sparte; ce que je viens de faire pour vous est bien au-dessous. Votre valeur & votre intrépidité que je ne puis me lasser d'admirer, auroient suffi pour vous tirer de ce danger. Mais dites-moi, je vous prie, qui étoient ces trois scélérats, & par quelle avanture êtes-vous tombé entre leurs mains?

Pour reprendre les choses dans leur origine, répartit Ariſtandre, je dois d'abord vous dire que le lendemain de votre départ de Sparte, ayant appris qu'on devoit célébrer des jeux publics à Aliarte, je résolus, en profitant des momens de repos que la paix nous donnoit, de me rendre à ces jeux, & de me présenter aux courſes. Je me mis donc en chemin ſans ſuite & ſans eſclave; je ne fis point aſſez de diligence, enſorte que j'appris à deux journées d'ici que les jeux étoient finis. Mais comme l'on me dit en même temps que vous aviez été couronné, & que vous aviez remporté les deux prix, de la maniere du monde la plus glorieuſe, j'en eus une joie infinie. Je ne laiſſai pas de continuer ma route, dans le deſſein de venir mêler mes applaudiſſemens à ceux du public ſur votre triomphe, & d'avoir le plaiſir de vous embraſſer. J'étois preſque

aux portes d'Aliarte, comme vous vîtes, lorſque trois brigands vêtus à la maniere des Siciliens, ſortis de derriere les murs d'un tombeau, vinrent fondre ſur moi, armés de toutes ſortes d'armes, pour m'ôter la vie & me dépouiller. Je me défendois comme je pouvois, lorſque vous vintes me délivrer de leurs mains, & les punir de leur ſcélérateſſe.

Je crus bien quelque choſe d'approchant, repliqua Calliſthene, en voyant la fureur de ces trois barbares unis & acharnés contre vous. Comme je vous reconnus à l'inſtant, je tremblai pour votre vie; & je volai pour vous ſecourir & vous tirer d'un danger ſi terrible. Trop heureux, continua Calliſthene, en ſe jettant au col d'Ariſtandre de vous avoir donné cette foible marque de ma juſte reconnoiſſance. Ariſtandre de ſon côté, embraſſoit étroitement Calliſthene; & rien n'étoit ſi touchant que les

les démonstrations & les témoignages d'amitié que ces deux amis se donnerent réciproquement en cette occasion.

S'étant remis sur leurs sieges, Aristandre demanda à Callisthene qui étoient les deux dames qui avoient paru sur le chemin où l'action s'étoit passée : la plus jeune m'a paru bien aimable, lui dit-il. Vous avez raison de vouloir les connoître & de demander de leurs nouvelles, répartit Callisthene, car elles se sont vivement intéressées à votre malheur ; elles n'ont pas laissé passer un seul jour, depuis que vous êtes ici, sans envoyer savoir l'état de votre santé.

Je leur en suis très-redevable, répondit Aristandre ; dès que je pourrai sortir, je vous prierai de me présenter à elles, afin que je les en remercie. Je voulois vous le proposer, reprit Callisthene ; mais attendons encore quelques jours, & vous serez satisfait, parce

qu'alors vôtre santé vous le permettra mieux. Cependant pour répondre à ce que vous souhaitez savoir d'elles, je vous dirai, continua-t'il, que la plus jeune est la plus parfaite beauté que la Grece ait jamais produite; qu'elle est douée de toutes les vertus & de toutes les perfections qu'on puisse desirer pour rendre une fille accomplie: elle s'appelle Aristoclie, & son pere Théophane. Je ne vous cacherai point que je brule d'amour pour elle, qu'elle répond même à mes sentimens. A l'égard de l'autre dame, c'est une des ses amies qui lui est étroitement attachée; elle s'appelle Eudoxie.

Le choix que vous avez fait, mon cher Callisthene, répondit Aristandre, est digne d'envie. Je crois sans peine tout ce que vous me dites des perfections de votre maîtresse. Il n'y a qu'à la voir pour être convaincu que les dieux ont dû placer dans un si

beau corps la plus belle ame du monde. Pour vous prouver même que je suis pénétré de cette vérité, c'est que je vous confesse, avec cette franchise qui doit être la principale vertu & le premier appanage d'un ami, homme d'honneur, que je n'ai pu la voir sans être frappé de sa beauté, que mon cœur en a été vivement blessé, & que déjà cette flamme y a fait de rapides progrès. Mais puisque vous m'apprenez aujourd'hui votre amour, je renonce à ma passion, & je me bannis pour jamais de ces lieux, de crainte de troubler la félicité du plus tendre ami que je puisse avoir. L'amour a ses privileges, mais l'amitié a les siens aussi; & l'on doit sans peine sacrifier les premiers à ces derniers.

Quelle grandeur d'ame est la vôtre, mon cher Aristandre, s'écria Callisthene; ne me sacrifiez rien; je vous dois tout; c'est à moi à vous

céder; je ne saurois trop payer le service que vous m'avez rendu. Hélas, répondit Aristandre, votre sacrifice est bien plus généreux que le mien, parce que votre passion est ancienne, & que la mienne ne fait que de naître. Vivez avec Aristoclie, continua-t'il, vivez heureux ; c'est-là que je borne maintenant tous mes voeux.

Quoi donc, Aristandre, repliqua Callisthene, n'y auroit-il pas moyen de concilier notre amour & notre amitié ? Attachez-vous à Aristoclie, donnez-lui tous vos soins & tous vos empressemens, & celui de nous deux pour qui elle se déclarera, cédera à l'autre. L'expédient seroit bon en toute autre chose qu'en amour, répartit Aristandre ; mais là, il ne faut ni rivaux, ni concurrens : les plus belles espérances de l'un ou de l'autre seroient toujours troublées par les allarmes, ou par la crainte d'être vaincu. Ainsi trouvez bon que je

me retire & que je quitte ces lieux. Je renonçerois à la vie, si je savois de donner la moindre atteinte à l'amitié que je vous dois. Je vous prie même de grace de me dispenser de voir Aristoclie ; je connoîs la force du danger, & je n'aurai garde de m'y exposer. Donnez les ordres nécessaires, je vous en conjure ; pour hâter mon départ, c'est tout ce je que vous demande.

Les sollicitations & les prieres que Callisthene continua d'employer auprès d'Aristandre, pour l'engager à rester, furent inutiles : il ne put jamais lui faire changer de sentiment ; & il eut le déplaisir de le voir partir dix jours après : ce fut avec les regrets réciproques qu'on peut imaginer entre deux amis si généreux & si tendrement unis.

L'étonnement d'Aristoclie fut extrême, lorsqu'elle apprit le départ d'Aristandre. Elle se faisoit d'avance

un plaisir & une fête de pouvoir parler au libérateur de son amant. Mais sa surprise redoubla, lorsqu'elle sut les circonstances & les motifs de son départ, & son refus de la voir, par la crainte de blesser l'amour de son ami. Quelle est donc cette ame si généreuse, s'écria-t'elle ; est-il ordinaire d'en voir de semblables parmi les hommes ? Que vous êtes heureux Callisthene, ajouta-t'elle, d'avoir un si parfait ami ! Les perles & les diamans ne sont pas d'un plus rare prix ; il mérite toute notre admiration. Eudoxie de son côté ne pouvoit se lasser de louer la magnanimité de ce généreux ami. Quelle différence de sentimens, reprit Aristoclie, entre Aristandre & Straton ! Que les hommes se ressemblent peu ! Ils sont tous deux vos amis, ajouta-t'elle, s'addressant à Callisthene : mais l'un n'écoute que sa passion ; il viole tous les droits de l'amitié ; l'autre les ref-

pecte & fait généreusement céder l'amour à sa tendresse pour son ami. Rare exemple, digne de tous nos éloges !

Dans ce moment, il survint un des esclaves d'Aristoclie, qui lui annonça la visite d'une dame de son voisinage, nommée Euphrosine. Elle la reçut avec des témoignages d'une extrême amitié, parce qu'elles vivoient dans une union étroite. Après les premiers complimens, Euphrosine lui dit, j'avois des choses importantes à vous communiquer en secret; mais comme les personnes que je vois ici vous sont attachées, je ne ferai point de mystere avec elles; l'un s'y trouve intéressé comme vous, & l'autre est trop de vos amies, pour ne pas prendre un intérêt particulier à ce qui vous regarde. Vous pouvez parler ouvertement, répartit Aristoclie, nous sommes tous ici d'une union parfaite.

Il s'agit, dit Euphrosine en s'addressant à Aristoclie, d'un très-mauvais service qu'Herminie vous rend. Elle est instruite de votre union avec Callisthene, & elle y apporte tous les obstacles que sa noire jalousie peut lui suggérer. Voyant que ses efforts devenoient inutiles, elle s'est unie avec Straton. Il n'est sorte de pieges qu'elle ne vous tende. Calomnies, faux rapports, divisions, tout a été employé de sa part pour semer la zizanie entre vos parens & ceux de Callisthene. Straton de son côté la seconde de son mieux; & il ne tient pas à eux que le flambeau de la discorde ne soit allumé dans vos deux familles. vous savez sans doute, dit-elle à Callisthene, tout le venin de leur procédé; en avez-vous instruit Aristoclie? Les intrigues infernales de l'un & de l'autre m'ont été rapportées, répartit Callisthene; mais je me suis bien gardé d'en informer

Ariſtoclie. Je me ſuis contenté de mépriſer en ſecret des actions ſi infames, & je n'ai jamais voulu lui donner le déplaiſir d'en avoir la moindre connoiſſance.

Vous ne ſavez pas tout, pourſuivit Euphroſine; voici le comble de l'horreur & de l'indignité. Ils ont concerté tous deux de ſéduire un jeune eſclave qui eſt au ſervice d'Ariſtoclie, pour les informer du jour de vos noces, & lui faire répandre du poiſon dans le flacon, qui ſera deſtiné à verſer dans vos coupes le vin de liqueur que les nouveaux mariés boivent enſemble au feſtin des noces. Cet eſclave fremiſſant de crainte & d'effroi, & n'oſant ſe préſenter à Ariſtoclie, eſt venu me révéler cet horrible ſecret. Il ſait l'amitié qui regne entre nous; il a cru ne pouvoir mieux s'addreſſer, en quoi il ne s'eſt point trompé; afin de vous prévenir, & de vous porter à être

ſur vos gardes. Le récit qu'il m'en a fait étoit ſi touchant & ſi naif, & il l'a fait avec tant de douleur & de triſteſſe, que je n'ai pu retenir mes larmes. J'ai tremblé & j'ai été ſaiſie d'effroi, lorſque j'ai conſidéré le malheur qui vous menace.

Se peut-il, juſtes dieux, s'écria Calliſthene, que l'amour faſſe naître de ſi déteſtables projets! Barbare jalouſie, à quelles cruautés ne portes-tu pas ceux qui ſe trouvent infectés de ton malheureux venin! Quelle étrange métamorphoſe ces deux paſſions ne viennent-elles pas de faire en Straton! Quelle altération dans la pureté des principes, dont ſon cœur fut autrefois nourri! Sa vertu n'eſt-elle pas entiérement éteinte, & la beauté de ſon ame tout-à-fait défigurée? Quoi donc, adorable Ariſtoclie, continua-t'il, en ſe jettant à genoux aux pieds de cette aimable fille, vos jours ſont en ſi grand danger! Je vais

me bannir de ces lieux, s'il ne faut que ma fuite pour les garantir ; la fureur de ces barbares se ralentira, dès qu'ils me verront éloigné.

Quel dessein formez-vous donc, répartit Aristoclie, en relevant Callisthene ; faut-il céder ainsi à de si indignes ennemis ? Songeons seulement à trouver les moyens de rendre inutiles leurs criminelles entreprises. Ne nous laissons point emporter à notre premier mouvement. Votre courroux est juste, je l'avoue ; mais dissimulons quelque temps, afin de mieux punir la scélératesse de ces perfides. Quelles inclinations odieuses, poursuivit-elle, quel fruit peuvent-ils en espérer ! Si c'est l'amour qui les anime, ont-ils quelque avantage à se promettre, en exécutant leur abominable complot ? Ne nous perdent-ils pas tous deux ? Mais sans nous amuser à de vaines réflexions, avançons

notre hyménée ; c'est le seul expédient qui me paroît propre à faire échouer leur odieux projet. Ils comptent sur l'esclave, & attendent d'être avertis de sa part, afin de préparer & de consommer avec succès l'abomination qu'ils ont méditée. Mais la chose sera conclue, lorsqu'ils l'apprendront, & le danger sera évité.

La pensée d'Aristoclie fut approuvée. Callisthene, transporté de joie, prit ses mains & les baisa cent fois amoureusement. Eudoxie représenta toutefois qu'il lui paroissoit à propos d'arrêter l'esclave. Quelque digne de louange qu'il soit, ajouta-t'elle, & quoiqu'on ne doive pas se défier, ce semble, de sa fidélité, tandis qu'il vient d'en donner des témoignages si certains, je crois que des ames si viles & si abjectes passent facilement de la sagesse à la corruption, & qu'il faut toujours être en garde contr'eux.

contr'eux. Vous éviterez plus sûrement toutes sortes de périls, en le tenant renfermé jusqu'à ce que les noces aient été célébrées.

Aristoclie fut du même sentiment; elle fit venir celui qui étoit chargé de veiller sur tous les esclaves de sa maison; & sans lui en dire le sujet, elle lui ordonna de renfermer celui-ci & de le garder étroitement : mais elle lui défendit de le maltraiter, & le chargea même d'avoir pour lui plus d'égards & plus de complaisances que pour les autres.

Les choses ainsi concertées, Callisthene passa dans l'appartement de Théophane, pour lui demander sa fille en mariage. Théophane l'embrassa tendrement, en lui disant qu'il s'estimoit heureux de lui remettre sa fille, qu'il avoit vû avec plaisir leur union se former d'avance par leurs mutuels sentimens, & qu'il se promettoit de leur hyménée toutes

les consolations & toutes les douceurs qu'un tendre pere peut souhaiter sur la fin de sa carriere. Callisthene répondit à toutes ces démonstrations d'amitié, de la maniere qu'il le devoit, & en des termes que lui dicterent son amour & sa joie. Il lui raconta tout le funeste complot qu'Herminie & Straton avoient tramé contre les jours d'Aristoclie & contre les siens, & lui fit part du dessein qu'ils avoient formé avec sa fille pour le faire échouer.

Jamais surprise n'approchera de celle de Théophane. Il savoit une partie des entreprises de Straton; mais il ignoroit celles d'Herminie. Son étonnement dégénera bientôt en colere, & en un violent desir de se venger. Je me propose, leur dit-il, de les faire arrêter tous deux, de les dénoncer aux juges de la ville, & de les faire punir par des châtimens proportionnés à la noirceur & à l'infamie de leurs crimi-

nels projets. Non, lui dit Callifthene, en l'interrompant, ne prenez point cette voie ; choififfons un temps plus favorable pour entreprendre ces pourfuites ; n'allons pas enfanglanter la fcene ; fongeons feulement à rendre leurs efforts inutiles ; & renvoyons notre vengeance à d'autres conjonctures.

Callifthene eut beaucoup de peine à modérer le courroux de ce pere juftement irrité. Il fallut pour le calmer, employer les prieres & les rémontrances d'Ariftoclie. Elle y parvint, & l'engagea même à prier Straton de fe trouver aux noces. C'eft le vrai moyen, lui dit-elle, d'arrêter fa fureur, & de rendre inutiles fes déteftables deffeins. Théophane fe rendit à l'avis de fa fille; il alla fur le champ inviter fes amis. Il vit Straton comme les autres, & ne lui témoigna pas la moindre défiance. Celui-ci cacha de fon côté tout fon dépit;

& assura Théophane qu'il se faisoit une fête de sa joie.

Enfin l'heure marquée arriva. Rien n'étoit si célebre ni si solemnel parmi les Grecs que la célébration des noces, sur-tout entre les personnes de marque. On peut bien penser que la pompe & la magnificence éclaterent en celles-ci. Callisthene descendoit d'une tige féconde en héros & en hommes illustres, qui avoient fait un honneur infini à la république. Il soutenoit lui-même avec éclat toute la noblesse de son origine ; de tous les jeunes gens d'Aliarte, il étoit assûrement le plus distingué & le plus accompli, soit par ses talens naturels, soit par ses vertus & sa politesse, qui lui avoient déjà gagné tous les cœurs de la ville.

Aristoclie de son côté avoit l'amitié universelle. Toutes les femmes de la ville lui étoient étroitement attachées. Elle faisoit les délices de

tous les endroits & de toutes les sociétés où elle se trouvoit. Théophane son pere n'étoit pas moins illustre. C'étoit un vieillard vénérable, qui avoit blanchi dans les exploits militaires; qui nourri dans les armes dès ses plus tendres années avoit défendu la république en des occasions importantes; & qui presque, dès qu'il s'étoit trouvé en âge de combattre, avoit répandu son sang avec honneur pour le soutien de la patrie: il tenoit à toutes les familles honorables de la ville, & sur-tout à celles qui exerçoient le souverain sacerdoce.

Il n'y eut donc personne qui ne prit part à la fête de ces noces. Le peuple même faisoit retentir les rues & les places publiques des applaudissemens qu'il donnoit à l'hyménée qu'on alloit célébrer. Il y eut un concours extraordinaire aux réjouissances qui précéderent le sacrifice. Le temple où l'on devoit le célébrer,

ne pouvoit contenir la foule prodigieuſe qui venoit participer à cette fête. La voûte retentiſſoit du ſon des clairons & des hautbois qui accompagnoient les nouveaux époux. Ceux-ci précédés par le flambeau de l'hyménée, après avoir obſervé dans le temple quelques cérémonies préliminaires, en ſortirent accompagnés des prêtres pour deſcendre, ſelon la coutume du pays, à la fontaine, appellée Ciſſoeſa, & y ſacrifier aux nymphes, ainſi qu'on le pratiquoit avant que d'épouſer.

Mais ce qui étoit pour les autres une cérémonie d'allégreſſe & de joie, devint bientôt pour ces infortunés époux une action de deuil & de douleur. Ce fut ici que ſe dévelopa l'ambigue réponſe de l'oracle de Trophonius. A peine eurent-ils fait quelques pas vers cette fontaine, qu'on vit venir Straton, armé d'un ſabre & le poignard à ſa ceinture, qui fendit la preſſe. Il

étoit suivi de ses amis, qui s'étoient tenus en embuscade, & escorté de six esclaves armés de toutes pieces : il s'approcha des nouveaux époux, prit Aristoclie entre ses bras, & fit tous ses efforts pour la ravir à Callisthene. Celui-ci mit incontinent l'épée à la main ; il alloit percer Straton, lorsqu'un des prêtres lui arrêta le bras.

Aristoclie que cet attentat avoit pénétrée de terreur & d'effroi, fit de si violens efforts que s'arrachant des bras de son ravisseur, elle se jetta au col de son amant & l'embrassa avec une force incroyable. Mais cette fille infortunée se fit une si grande violence en ce moment terrible, que tout à coup les forces lui manquerent ; ses yeux s'affoiblirent ; elle perdit la parole ; enfin elle expira. Telle fut la fin de la malheureuse Aristoclie, digne sans doute d'un meilleur sort. L'extrême beauté dont les dieux l'a-

voient partagée, fut la source de ses malheurs; & l'amour qu'elle avoit conçu pour son amant, la cause de sa douleur & de sa mort.

Qu'on imagine tout ce que l'épouvante & l'étonnement le plus violent peuvent imprimer d'effroyable dans le cœur & l'esprit des hommes, & l'on se fera une juste idée de la commotion qu'excita parmi les spectateurs un si horrible attentat. La scene ayant ainsi changé de face, Straton auteur de cette catastrophe, auroit sur le champ expié son crime par les mains du peuple, si lui-même pénétré de la plus vive douleur, à la vue du corps d'Aristoclie, étendu sans vie sur le pavé, n'eût fini ses jours en se plongeant le poignard dans le sein. On ne laissa pas de mettre son corps en pieces; & les plus indignés traînerent ses membres dans les rues, comme pour ajouter cette nouvelle infamie à sa mémoire.

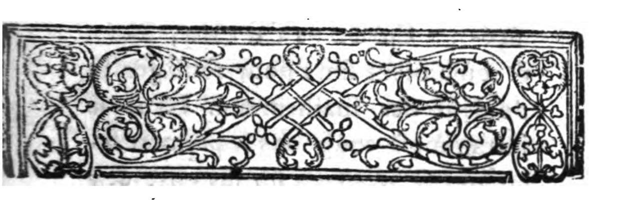
Au reste rien n'étoit si touchant que le triste état de l'infortuné Callisthene. Il embrassoit étroitement le corps d'Aristoclie & répandoit un torrent de larmes, en poussant de grands cris qui fendoient le cœur à tous ceux qui étoient présens.

Tantôt oubliant le sort que venoit d'essuyer son indigne rival, il couroit dans le temple, animé de fureur & de désespoir, cherchant à venger sur lui la mort de sa maîtresse. Tantôt revenant de son erreur, il adressoit à la divinité du lieu les plaintes les plus ameres, & reprochoit à tous les autres dieux par les exclamations les plus touchantes, la rigueur de leurs décrets. Enfin on eut toutes les peines du monde à l'arracher de ces funestes lieux.

Cependant le corps d'Aristoclie fut mis, comme en dépôt, dans le temple où la cérémonie de ses noces devoit s'achever; & le lendemain on le brula

au lieu même où elle avoit fini ses jours. Toute la ville fut plongée dans un deuil extrême ; la consternation y étoit universelle, & presque tous les habitans des deux sexes se trouverent à ses funérailles. Callisthene fut du nombre ; il étoit l'objet le plus digne de pitié qu'on eut encore vu à des obseques. Deux jours après, il sortit d'Aliarte, livré au plus affreux désespoir, & dans le dessein de se donner lui-même la mort.





CALLISTHENE,

OU

LE MODELE DE L'AMOUR

ET

DE L'AMITIÉ.

LIVRE TROISIEME.



Allisthene eut à peine perdu de vue les murs & les habitations d'Aliarte, que ses forces l'ayant presque entiérement abandonné, il fut contraint de s'arrêter à trois milles de la ville, près d'un ruisseau dont les bords couverts de peupliers & de myrtes formoient un asyle charmant,

& sembloient faits pour soulager la douleur des malheureux. Là il se jetta tout-à-coup sous le premier arbre qui se présenta sur ses pas; & y demeura quelques momens couché sur l'herbe, presque sans vie & sans mouvement. Mais ses forces & ses esprits revinrent bientôt peu-à-peu; & cette défaillance qui sembloit être la messagere de la fin de ses maux, cessa insensiblement.

Alors il se releva, & se tenant assis, il tira son épée pour se la plonger dans le cœur, lorsqu'il fut dans l'instant arrêté par un homme qui se jetta sur lui, & lui arracha des mains ce fer odieux. C'étoit un de ses esclaves, nommé Lycophron, que sa mere avoit fait partir, dès qu'il eut disparu, pour tacher de le rejoindre & de le faire revenir de son ordre à Aliarte. Il avoit heureusement doublé le pas, & étoit arrivé auprès de Callisthene dans le moment de sa fureur.

Cet

Cet esclave, après lui avoir ôté les moyens d'exécuter son barbare dessein, lui tint ce discours, que lui dicterent le dévouement & le zele: Que faisiez-vous donc, seigneur; à quelles extrêmités vous porte votre amour? Quelles douleurs cuisantes voulez-vous causer à votre mere, de qui vous êtes si tendrement aimé, à tous vos amis qui vous sont si étroitement attachés, à votre patrie que vous devez servir de vos soins & de votre sang? Conservez vos jours pour la défense de vos concitoyens & de l'état. Oubliez une passion qu'il vous est désormais impossible de nourrir; & bornez votre tendresse à des regrets & à des soupirs, qui seront honneur à vos sentimens, & à la mémoire de la personne qui en est l'objet. Votre mere m'envoie vers vous, pour vous engager à retourner sur vos pas, & vous conjurer de venir l'aider à terminer sans amer-

tume le reste de sa carriere. Vous refuserez-vous à ses prieres, pour n'écouter que la rage & le désespoir? Callisthene qui avoit entendu avec quelque impatience le discours de cet esclave, s'écria, justes dieux, pourquoi donc une mere, animée d'une tendresse hors de propos, s'attache-t'elle à la conservation de ma vie? Croit-elle que je puisse jamais couler des jours heureux? Puis-je survivre à cette affreuse aventure que je viens d'essuyer? Retournes sur tes pas; Lycophron; dis à ma mere que tu n'as point appris de mes nouvelles; & que de tous les côtés où tu as passé, personne ne t'en a pu donner. Vous vous obstinez en vain, seigneur, répartit Lycophron, à suivre ce que vous inspire votre douleur. Je ne vous quitte point. Mon devoir, mon attachement à vos intérêts, j'ose même dire une tendre inclination pour votre personne, tous ces

motifs m'obligent à vous ſuivre par-tout où votre déſeſpoir pourra vous conduire. Souffrez même que je m'empare de vos armes, pour ne vous les rendre, que lorſque votre douleur ſe ſera ralentie.

La fermeté de Lycophron étonna Calliſthene. Cependant, comme cet eſclave étoit ancien dans ſa maiſon, & qu'il connoiſſoit ſon zele, loin de mépriſer ſes repréſentations, il en fut touché : elles firent même une ſi heureuſe révolution dans ſon eſprit que ſon déſeſpoir commença de ſe calmer. Il garda le ſilence quelques momens, fit diverſes réflexions en lui-même; puis, transformé preſque en un autre homme, il ſe leva, & dit à l'eſclave : c'en eſt fait, Lycophron; j'abandonne mon premier deſſein; je vivrai, puiſque la mort ne peut rien changer à la perte que j'ai faite : mais je quitte ces funeſtes lieux, pour porter ailleurs & en des pays loin-

tains où je ferai inconnu les sentimens de douleur dont mon ame est déchirée. Si tu veux t'attacher à mon sort, continua-t'il, prends dès ce moment ta résolution ; & sans retourner à Aliarte, viens avec moi suivre les caprices de ma destinée.

Ce fidele esclave, trop content d'avoir calmé l'agitation de son maître, & paré les coups qu'il alloit porter à ses jours, ne balança point à le suivre. Ils se mirent en chemin, & se rendirent en diligence à Orchomene, pour y prendre tous les attirails nécessaires aux courses que Callisthene se proposoit de faire. Il se munit d'un char, attelé de deux chevaux, les meilleurs qu'il put trouver. Outre cela, il prit des habits pour lui & pour son esclave, dont la couleur répondoit parfaitement à l'état de son ame. Le noir étoit répandu dans tous ses vêtemens. Ses chevaux même & son char por-

toient les mêmes marques. En un mot, il n'y avoit rien dans tout l'équipage de Callifthene & fur fa perfonne, qui ne portât les livrées de la douleur & des regrets.

Callifthene fortit ainfi d'Orchomene, traverfa toute la Grece, navigea le long des côtes d'Italie, & fe rendit à Rome, dans le deffein d'offrir fes fervices à la république, & de trouver dans fes armées une mort prompte & ignorée, mais glorieufe. Il avoit réfolu de ne point fe faire connoître. C'étoit un temps où les Romains jettoient les premiers fondemens de cette haute réputation, qui prit dans la fuite de fi grands accroiffemens. Cette nation guerriere, née pour les armes & pour les conquêtes, faifoit déjà retentir l'univers du bruit de fes exploits. De forte que Callifthene fe fit un plaifir de lui confacrer ces jours infortunés qui lui étoient

devenus si odieux depuis la perte d'Aristoclie.

Le lendemain de son arrivée à Rome, il alla dans un temple rendre ses pieux hommages aux dieux de sa patrie. A peine fut-il entré dans le vestibule, qu'il fut embrassé par un étranger, qui le pressoit étroitement dans ses bras, sans pouvoir prononcer la moindre parole. Callisthene l'ayant aussitôt reconnu, jetta des cris perçans de surprise & de joie. C'étoit Aristandre, cet ami généreux qui lui avoit procuré la liberté après le siege de Cadmée. Il étoit à Rome depuis quelques mois ; & les mêmes motifs, je veux dire la religion & la piété, l'avoient conduit dans ce temple. Rien ne fut si touchant que les démonstrations & les témoignages de tendresse que ces deux illustres amis se donnerent réciproquement en cette agréable rencontre. Mais comme ce n'étoit ni le temps,

ni le lieu de s'entretenir, ils s'avancerent dans le temple, y firent leurs prieres, & sortirent ensemble pour se metre en une pleine liberté.

Aristandre invita Callisthene à se rendre en une maison de campagne, qu'il avoit louée depuis quelques jours, située sur les bords du Tibre, à deux milles de Rome. Allons en ce paisible lieu, lui dit-il; là nous goûterons à longs traits le plaisir que notre bonheur nous procure.

Ils marcherent à petits pas; & le long du chemin, ils se demandoient mutuellement le sujet de leur voyage. Callisthene commença le récit de ses tristes aventures; mais il ne put pas le continuer; ils se trouverent insensiblement arrivés à la maison de campagne d'Aristandre. Après que celui-ci eut fait voir à Callisthene toutes les beautés de ce charmant séjour, il le conduisit dans une espece de sallon, dont la vue qui

donnoit ſur les jardins, & au plus loin ſur les eaux du Tibre, formoit une perſpective délicieuſe. Plaçons-nous ici, lui dit-il, en attendant l'heure du repas; & continuez, je vous prie, le récit de vos aventures qui m'ont déjà vivement attendri; rien ne m'intéreſſe tant que ce qui peut vous regarder.

Calliſthene en étoit reſté à l'affreux dénouement de ſon amour; il reprit donc-là le fil de ſon récit; mais ſes larmes le forcerent pluſieurs fois de l'interrompre; & il ne ceſſa jusqu'à la fin, d'entremêler ſes paroles de ſanglots & de ſoupirs.

Dès qu'il eut fini, Ariſtandre pénêtré d'une vive douleur, s'écria; quelle fatale deſtinée! Pourquoi faut-il que j'aie quitté votre ville, cher Calliſthene; & que ne me ſuis-je trouvé à la cérémonie de vos noces, pour prévenir l'horrible attentat de cet indigne rival? Mais, quoi qu'il

en soit, devez-vous laisser prendre à votre douleur un empire si violent? Les malheurs dont il plaît aux dieux de nous affliger, sont quelquefois pour nous une source de sagesse & de vertu. La prospérité, un état de bonheur égal & continué nous font presque toujours oublier nos devoirs, nous éloignent de cette soumission pieuse que nous devons aux dieux, & nous détachent de la suprême divinité. Aussi tout homme sage doit-il regarder comme une sorte d'avantage & de bonheur, les amertumes & les peines que nous essuyons dans le cours de notre vie. Après tout, c'est le sort de la condition humaine; nos jours ne sont point unis; ils se suivent, mais ils ne se ressemblent pas; & ce n'est jamais qu'une alternative de biens & de maux. Elevez-vous donc, cher Callisthene, au-dessus de vos malheurs. Que votre constance & vo-

tre fermeté à les endurer répondent à votre vertu. Ariſtoclie n'eſt plus : c'étoit ſans doute le plus terrible coup que vous puſſiez recevoir du deſtin. Elle étoit jeune, aimable ; elle vous aimoit tendrement ; vous lui étiez intimement attaché ; ſa vertu, ſon eſprit, & ſon caractere vous étoient pleinement connus ; j'en ai moi-même été frappé, lorſque j'étois à Aliarte : & l'on ne pouvoit guere la voir ſans l'aimer. En un mot, vous pouviez en la poſſédant, vous promettre une ſource intariſſable de félicités & de contentemens. La perte d'un ſi grand bien ne peut être que cuiſante, je l'avoue, Calliſthene : mais enfin vos regrets n'y ſauroient apporter le moindre remede. Conſervez-en le ſouvenir, je le veux ; gravez-la pour jamais dans votre cœur ; mais ſoumettez-vous aux ordres des dieux : c'eſt l'unique moyen

de retrouver votre repos.

Oui, ſans doute, s'écria Calliſthene, d'un ton tendre & languiſſant, je conſerverai à jamais le ſouvenir d'une fille ſi accomplie. Puis-je lui refuſer mes ſoupirs & mes regrets ? je les lui dois par toutes ſortes d'endroits. Ne me contraignez pas là-deſſus, cher Ariſtandre ; le temps n'y fera rien. Ma douleur ſera éternelle, parce que mes ſentimens ne ceſſeront qu'avec ma vie. Je dois pourtant vous dire que ſi j'ai pu reſſentir quelque plaiſir depuis mes malheurs, ç'a été celui de votre rencontre. Je n'ai plus rien de cher en cette vie que vous, ni d'intéreſſant & de précieux que votre amitié. Qu'il me ſera doux de verſer dans le ſein d'un ami chéri, les amertumes dont mon cœur eſt inondé. En diſant ces dernieres paroles, Calliſthene embraſſa tendrement Ariſtandre, qui de ſon côté ſerroit

étroitement Callisthene entre ses bras. Que ne se dirent point de tendre & de touchant ces deux fideles amis ? Il faut avoir goûté les plaisirs délicats de l'amitié, pour bien comprendre toute l'excellence & toute la beauté de leur conversation & de leurs caresses.

Après ces saillies de tendresse, Callisthene pria Aristandre de lui raconter à son tour le sujet de son voyage à Rome. Il est juste, lui dit-il, que vous m'informiez de vos aventures, & que vous m'appreniez par quel hazard vous vous trouvez dans une ville si éloignée de votre patrie. Personne ne s'intéresse davantage à tout ce qui vous regarde, & personne n'est plus empressé que moi, à s'instruire des événemens de votre vie.

A quoi m'obligez-vous, Callisthene, répondit Aristandre, en poussant un soupir qui annonçoit l'état de son

ſon ame ? Je vous obéirai ; mais vous me faites rouvrir des plaies cruelles, qui ne ſont point encore ſolidement guéries. Vous ſavez, continua-t'il, qu'après avoir renoncé à cet amour que la beauté d'Ariſtoclie avoit fait naître dans mon cœur, & après avoir éteint dans leur naiſſance des feux qui ne pouvoit s'accorder avec la paſſion que le plus cher de mes amis avoit conçue pour elle, je quittai Aliarte aſſez bruſquement ; & dans le deſſein de mieux travailler à ma guériſon, je fis propos de m'éloigner de la Grece. De ſorte que je me rendis pour cet effet à Athénes ; & je m'embarquai ſur le premier vaiſſeau que je trouvai prêt à faire voile ſur le port de Pirée ; il alloit en Sicile. Comme il m'étoit fort indifférent d'aller vers cette contrée, ou en quelqu'autre que ce fût, je ne balançai point à me mettre ſur ce bâtiment. Je ne prévoyois point

que je devois y perdre ma liberté ; car je n'y ſerois certainement point entré. Le capitaine étoit Romain de nation ; & il avoit avec lui ſon épouſe, & ſa fille qu'il venoit de retirer d'Athenes d'auprès d'une tante, qui l'avoit élevée dès ſes plus tendres années avec des ſoins infinis. Il n'y a rien de ſi parfait dans l'univers que cette aimable fille ; & vous jugez que je ne tardai pas à me jetter dans ſes fers. Le moment où je la vis pour la premiere fois, fut celui où mon amour prit naiſſance. Repreſentez-vous, cher Calliſthene, une beauté accomplie & ornée de toutes les graces & de tous les dons que les dieux verſent ſur le ſexe, & vous vous ferez une idée aſſez juſte de cette charmante fille. Elle étoit d'une taille riche & majeſtueuſe, mais fine & extrêmement déliée. Elle avoit la peau délicate & d'une blancheur à éblouir ; le viſage ovale, la chevelure bouclée

& plus blonde que le plus fin or ; les yeux bleus & bien fendus, le nez parfait, la bouche petite & extrêmement vermeille, les dents plus blanches que l'yvoire, le menton parfaitement bien arrondi, la gorge admirable, le front uni comme l'albâtre : en un mot, c'etoit l'assemblage de toutes les beautés de la nature dont le sexe puisse être orné, & dans leur plus haute perfection. Le peintre le plus habile ne pourroit rien imaginer de si parfait. Vous me faites là un portrait bien accompli, dit Callisthene, & je ne m'étonne point si vous vous êtes d'abord livré à l'empire de cette beauté.

Ce n'est rien encore, reprit Aristandre ; les qualités de l'esprit & du cœur surpassent en elle toutes ces richesses extérieures ; & comme c'est l'endroit le plus estimable & le seul qui soit de durée, ce fut par-là, bien plus que par les sens,

que mon cœur s'engagea dans ses fers. Elle a été élevée dans la connoissance de toutes les langues qui ont cours dans l'univers, & de toutes les sciences qu'on enseigne dans les écoles d'Athenes. Elle écrit admirablement en prose & en vers. La philosophie dont elle possede toutes les beautés, a pour elle des attraits infinis. Pour son cœur, il est admirable. Douce, compatissante, elle n'a pas de plus vif plaisir que celui de soulager les misérables. Excellente amie, elle entre dans toutes les peines des personnes qui lui sont liées par les nœuds de l'amitié. Constante dans ses affections, elle ne change jamais de sentimens envers une personne à qu elle se sera une fois attachée. Discrete sur les affaires d'autrui, elle ne veut savoir que ce qu'on veut bien lui apprendre. Prudente & réservée pour les secrets qu'on lui

confie, c'eſt comme ſi on les avoit enſevelis, & rien ne tranſpire au-dehors. Enfin je n'ai rien connu de ſi parfait; elle réunit en elle toutes les qualités des deux ſexes. Je comprends par tout ce détail, dit Calliſthene, que votre cœur dégagé de tout autre lien, ne pouvoit guere ſe refuſer à une ſi belle paſſion. On eſt bien excuſable, lorſque l'objet qui l'a fait naître eſt auſſi accompli que celui-ci. Mais apprenez-moi, je vous prie, le ſuccès de vos feux; je ſuis dans l'impatience d'en ſavoir le dénouement.

Toute mon attention ſur le vaiſſeau, continua Ariſtandre, fut de trouver le moment heureux où je pourrois expliquer à la jeune Emilie, c'eſt le nom de cette aimable fille, tout ce que ſa beauté avoit fait d'impreſſion ſur mon cœur. Mes yeux firent bien les premieres déclarations, mais leur langage ne produiſit

aucun effet. Emilie remplie d'indifférence ne s'apperçut point de mes tendres regards ; elle parut du moins les ignorer. De ſorte que je réſolus enfin, de lui parler ouvertement de mon amour ; je choiſis pour cela un jour où ſon pere étoit occupé ſur le tillac à découvrir quelques vaiſſeaux ennemis qui paroiſſoient aſſez près de nous ; & où ſa mere étoit retenue dans ſon lit par une fâcheuſe indiſpoſition. Emilie étoit donc ſeule dans ſa chambre, occupée à la lecture. J'y entrai, non ſans quelque crainte ; le veritable & ſincere amour eſt toujours accompagné de reſpect & de timidité. Auſſitôt qu'elle m'eut apperçu, elle ceſſa ſa lecture, ſe leva, & s'aprocha de la porte pour ſortir. Je me mis d'abord à genoux à ſes pieds, & lui dis ces paroles. Vous me fuyez, Emilie : pourquoi me priver ainſi du doux plaiſir de votre préſence ? N'eſt-ce

point assez que vos charmes m'aient ravi ma liberté, sans m'accabler encore d'une cruelle indifférence. Je viens vous découvrir mes feux, & vous apprendre tous les maux que vous m'avez faits. Mon amour augmente chaque jour; mais si c'est vous offenser que de vous aimer, je me condamne à un silence éternel, & je vais me livrer à toutes les horreurs du trépas. Parlez, de grace charmante Emilie, approuvez-vous ou condamnez-vous la tendresse que vos beaux yeux ont fait naître dans mon ame?

Emilie me pria de me relever. Je ne le voulois pas; mais elle m'assura que je n'aurois d'elle aucune réponse, si je continuois à rester dans cette posture: de sorte qu'ayant obéi, elle me tint ce discours. Je ne croyois point, brave étranger, que quelques foibles attraits dont vous me croyez ornée, fussent capables de produire en vous de si étonnans

effets, ni que vous euſſiez pris ſi ſubitement ces impreſſions de tendreſſe dont vous venez de m'entretenir. Je m'en ſaurois à moi-même un très-mauvais gré : mais j'attribue tous vos diſcours à cette politeſſe dont les hommes ſont gloire envers le ſexe. Après tout, continua-t'elle, quelque ſinceres que puiſſent être vos ſentimens, n'eſpérez de moi aucune ſorte de retour. Je crains trop les funeſtes effets de l'amour, pour ne pas me défendre avec la derniere rigidité de tout ce qui pourroit m'engager dans ſes liens. Ne vous flattez pas de jamais parvenir à trouver la route de mon cœur ; il eſt inacceſſible à cette ſorte de paſſion. C'eſt une ferme réſolution que j'ai priſe, depuis le moment que ma raiſon a été formée. Du reſte ceſſez, je vous prie, de m'entretenir de vôtre paſſion ; je vous crois trop poli & trop galant pour me donner là-

dessus aucun sujet de plainte.

Avec ces effrayantes paroles, Emilie me quitta brusquement, continua Aristandre ; & depuis ce fatal moment, le croirez-vous, Callisthene, il m'a été du tout impossible de lui dire un mot de mon amour. Elle évita avec un soin incroyable les occasions qui auroient pu m'en fournir les moyens. De plus elle eut bientôt le malheur de perdre sa mere sur le vaisseau, & fut toute livrée à sa douleur pendant le reste de notre navigation.

La douleur d'Emilie, poursuivit Aristandre, étoit d'autant plus juste que cette tendre mere avoit pour elle une extrême amitié. Elle lui en donna des preuves particulieres en mourant. Quelques jours après qu'elle fut tombée malade, sentant que ses forces s'affoiblissoient, & que sa mort étoit prochaine, elle écrivit de sa propre main un testament instruc-

tif & moral, qu'elle me chargea de remettre à sa fille. Je le fis exactement : Emilie m'ayant prié de lui en faire la lecture, je le trouvai si beau que je la suppliai de m'en laisser prendre une copie ; elle me le permit. Vous ne serez pas fâché que je vous en fasse part.

» Dans l'état où je me trouve,
» ma fille, prête à terminer ma car-
» rière, j'ai commencé par disposer
» en votre faveur des biens que les
» dieux m'avoient donnés : je ne
» crois pas néanmoins vous avoir
» fait un grand présent. Il me reste à
» vous laisser en mourant, un bien
» beaucoup plus précieux, que la
» rouille, ni le dérangement de la
» fortune, ni les larrons ne sau-
» roient jamais vous enlever : ce
» sont quelques instructions qui me
» paroissent vous être nécessaires,
» pour vous soutenir dans ces prin-
» cipes de sagesse & de vertu que

» j'ai déjà semés dans votre cœur,
» & que j'y ai vu germer avec plaisir.
» C'est ici le vrai & le plus solide
» testament que je puisse faire en vo-
» tre faveur ; prenez-le pour regle de
» conduite.

» Vous savez, ma chere fille, que
» les premiers objets de notre amour
» & de notre crainte doivent être
» les dieux immortels ; qu'à eux
» seuls doivent se rapporter nos
» mouvemens, nos desirs, & nos
» affections. Ce seroit faire tort à
» votre religion & à votre piété,
» que de vous donner de longues
» leçons sur cet article.

» Vous savez aussi qu'après les
» dieux, rien ne doit être plus res-
» pectable pour vous, & ne mérite si
» bien votre amour, que les personnes
» de qui vous tenez la vie. Ce sont
» là les premiers sentimens que la na-
» ture imprime dans notre cœur : je
» ne puis que me louer de vous à

» cet égard. Tout ce que je vous re-
» commande, c'est d'avoir un soin
» particulier de votre pere, s'il par-
» vient, comme j'en prie les dieux,
» à un âge avancé. Les infirmités &
» les langueurs de la vieillesse nous
» rendent souvent un objet de mé-
» pris & de raillerie auprès des
» étrangers: nos propres esclaves ou-
» blient alors ce qu'ils nous doivent.
» Ne souffrez donc pas qu'il soit ja-
» mais en proie à ces ames abjectes ;
» & chargez-vous seule de veiller de-
» près à sa santé & à son service.

» Soyez compatissante envers vo-
» tre prochain ; soulagez-le dans ses
» miseres ; allez même au-devant
» de ses besoins ; & regrettez une
» journée que vous aurez passée sans
» faire du bien à quelqu'un. Si
» vous recevez à votre tour un bien-
» fait, n'en perdez jamais le souve-
» nir, & payez-le dans l'occasion
» au centuple. La reconnoissance
» est

» est la pierre de touche du cœur ;
» quiconque manque par cet en-
» droit, donne des preuves d'une
» ame & de sentimens bien mépri-
» sables.

» Etudiez avec attention les dé-
» fauts & les vices qu'on voit le plus
» communément régner parmi les
» personnes de notre sexe ; & faites-
» vous une heureuse habitude de les
» combattre. Vous savez que l'oisi-
» veté est chez elles le mal le plus
» ordinaire ; fuyez-la comme le
» principe & le germe de tous les
» vices. Ayez toujours quelque oc-
» cupation qui remplisse le vuide
» de vos heures. Vous avez tant de
» moyens de le faire, par les dif-
» férens talens que vous avez ac-
» quis, que vous seriez moins ex-
» cusable qu'une autre. Tantôt oc-
» cupez-vous à la lecture des bons
» auteurs ; cultivez la philosophie
» dont vous avez déjà pris les pre-

Q

» miers élémens à Athenes. Tantôt
» prenez le pinceau, pour vous amu-
» ser à quelque partie de la peinture.
» Quelquefois aussi travaillez à la bro-
» derie & à la tapisserie ; & ne regar-
» dez pas comme au-dessous de vous
» ces sortes d'ouvrages de mains :
» rien n'est si honorable dans une fille
» bien élevée, que de savoir s'occu-
» per à des objets si utiles & pour
» l'ornement & pour l'usage. En un
» mot, soyez sans cesse occupée,
» & cultivez avec soin toutes ces
» parties des beaux arts.

» Ayez en horreur la médisance,
» si ordinaire parmi les femmes.
» Quelle indignité de porter des
» coups mortels à la réputation
» d'autrui par des discours inconsi-
» dérés, ou par des expressions peu
» ménagées ! Quel avantage peut-
» il en revenir, si ce n'est le triste
» déplaisir d'avoir dénigré quelqu'un;
» déplaisir d'autant plus cuisant chez

» les personnes qui ont de la re-
» ligion & des sentimens, que le
» tort qu'on fait par la médisance
» est presque toujours irréparable.
» Ne parlez de personne, & moins
» encore des absens, qu'en des
» termes & sur des articles qui ne
» puissent les offenser; & n'en par-
» lez que d'une maniere avantageu-
» se. Je ne vous dis rien sur la ca-
» lomnie; elle ne peut être que
» le partage de ces personnes vomies
» par l'enfer, indignes d'être admi-
» ses dans la société civile; vrais
» monstres, plus dangereux & plus
» horribles que les viperes & les
» reptiles les plus vénimeux. «
» N'allez pas faire de vos parures
» & de vos vêtemens le sujet ordi-
» naire de vos entretiens & de vos
» conversations, comme font la
» plûpart des femmes. Quelle ridi-
» culité & quelle honte pour notre
» sexe, de voir presque toujours un

» cercle nombreux ne discourir que
» sur ces sortes de bagatelles. N'est-
» pas une extrême futilité & légé-
» reté de génie que de mêler ainsi
» dans nos entretiens des matieres
» si frivoles & si inutiles ? Devons-
» nous donc ne nous occuper que
» de la parure & du desir de plaire ?
» Laissez le soin du choix & du goût
» de vos robes à vos femmes de
» chambre, & aux personnes que
» leur profession vous oblige de
» consulter. N'y a-t'il d'autre sujet
» que celui-là à faire entrer dans
» vos conversations ? Faites-les rou-
» ler plutôt sur le bon & sur le
» beau, sur la vertu, sur l'éloigne-
» ment du vice, en un mot sur tout
» ce qui peut contribuer à vous ren-
» dre plus sages & meilleures.
» Que l'amour propre ne soit pas
» le pivot de vos actions & de vos
» vertus. Loin de rapporter tout à
» vous, étudiez-vous à vous dé-

» pouiller de ces ſentimens aveugles
» qui nous rendent idolâtres de
» nous-mêmes. Ayez des vues plus
» épurées dans toutes les démarches
» de votre vie. Vivez pour votre
» prochain & pour lui être utile,
» bien plus encore que pour vous-
» même.

» Ne faites pas beaucoup de fond
» ſur les amitiés ordinaires des per-
» ſonnes que vous fréquenterez.
» Rien n'eſt ſi faux que le cœur
» des amies de ce ſiecle. Les liai-
» ſons qui forment aujourd'hui la
» ſociété, n'ont plus que l'écorce
» de l'antique amitié. Beaux dehors,
» politeſſe exceſſive, empreſſemens
» redoublés, careſſes outrées, voilà
» où ſe bornent les amitiés de nos
» jours; tout y conſiſte en témoi-
» gnages extérieurs; creuſez-les,
» vous en trouverez bientôt le tuf.
» Mettez-les à quelques épreuves,
» ces amies, ou plutôt ces perſon-

» nes qui prétendent s'en arroger le
» titre, faites-leur part de vos pei-
» nes & de vos malheurs, elles vous
» tournent le dos, & ne vous con-
» noissent plus. Soyez donc, ma
» fille, extrêmement réservée sur
» cet article ; ne donnez votre cœur
» qu'à celles que vous aurez recon-
» nues en être dignes par leurs sen-
» timens & leur sincérité.

» Evitez l'amour comme un écueil
» affreux, & la source assurée de
» toutes sortes d'égaremens. Fuyez
» avec soin les occasions, même
» les plus éloignées, qui pourroient
» le faire naître dans votre cœur.
» Défiez-vous sans cesse de vous-
» même & de vos forces. La sensi-
» bilité est le partage du cœur hu-
» main ; & il n'est que trop facile
» de l'animer & de le mettre en
» mouvement. Ne vous laissez point
» séduire aux trompeuses amorces
» d'un tendre engagement ; souve-

» nez-vous que sous les fleurs qu'il
» présente, sont cachées les plus
» piquantes épines ; & n'oubliez pas
» ces tristes exemples que vous ap-
» prenez chaque jour de la perfidie
» des hommes. Fuyez leur com-
» merce, il est empesté ; vous ne
» pouvez en attendre que la perte
» fatale de votre liberté & de votre
» repos, dirai-je enfin de votre hon-
» neur & de votre vertu. Interdisez-
» vous avec la derniere rigidité la
» lecture de tous ces livres d'amour,
» qui font toujours les premieres
» breches dans le cœur d'une jeune
» personne, & qui y font naître les
» plus dangereux desirs. Soyez at-
» tentive à ne point admettre dans
» votre commerce ces jeunes filles
» d'un condition médiocre, que la
» naissance & le défaut d'éducation
» rendent toujours extrêmement
» corrompues sur cet article : leur
» fréquentation est d'autant plus

» dangereuſe, que leurs ſentimens » ſont d'ordinaire conformes à leur » origine.

» Regardez le deſir de plaire » comme une des occaſions les » plus prochaines, pour faire gliſſer » dans votre cœur le poiſon de l'a- » mour. Quand on cherche à ſe fai- » re aimer, & qu'on met tout en » uſage pour y réuſſir, il arrive im- » manquablement que de ſon côté » l'on parvient auſſi à aimer; on » ſe trouve comme enveloppée dans » le danger; il ne faut plus alors » compter ſur la raiſon; ſon pou- » voir eſt anéanti, & nous nous » livrons nous - mêmes, preſ- » que ſans le ſavoir, à ces feux que » nous avons voulu allumer dans » les autres. Regardez la beauté » dont les dieux vous ont ornée, & » ces graces de la nature qu'ils vous » ont départies avec tant de profu- » ſion, comme le plus fragile & le

» plus périssable de tous les biens.
» Si vous le considerez des yeux de
» la saine raison, vous trouverez
» qu'il n'est rien de si ridicule, que
» de se glorifier d'un bien que nous
» ne tenons pas de nous-mêmes, &
» que nous ne pouvons rapporter
» qu'aux dieux qui nous en ont favo-
» risées. Souvenez-vous que cette
» fleur, si précieuse en apparence,
» n'a qu'une durée très-courte, &
» qu'elle passe & se flétrit en peu
» d'années. Faites gloire plutôt d'a-
» voir le cœur bon, l'esprit bien
» fait, l'ame noble & généreuse;
» ce sont-là les seuls endroits par où
» nous sommes véritablement esti-
» mables.

» Pensez mûrement à l'état de vie
» que vous voulez embrasser. Son-
» dez auparavant votre inclination,
» votre cœur, & votre goût. Ne vous
» jettez pas témérairement & sans
» réflexion dans tel état qui vous pa-

» roît heureux & plein de fleurs au
» dehors, mais qui ne se trouve sou-
» vent au fond qu'un assemblage d'a-
» mertumes, de déplaisirs, & d'ab-
» sinthe. Le mariage paroît d'abord à
» une jeune personne comme un point
» de vue charmant, & comme une
» source des félicités humaines. Il
» en est peu qui n'en fassent leur ob-
» jet capital; elles y rapportent tou-
» tes, leurs desirs, leurs vœux, &
» leurs espérances. Mais hélas, elles y
» sont la plûpart étrangement trom-
» pées. Combien n'y en a t'il pas, pour
» qui le jour de leurs nôces a été le
» moment fatal où leurs plaisirs &
» leur joie se sont convertis en larmes
» & en gémissemens? Triste sort;
» vraiment digne de pitié, & d'au-
» tant plus déplorable que la mort
» seule ou un divorce scandaleux
» peuvent mettre fin à ces peines. «
» Je conviens néanmoins, ma fil-
» le, car ce n'est point ici le lieu de

» vous rien dissimuler, qu'un mariage
» fait avec choix & avec prudence
» donne des douceurs infinies dans
» le cours de la vie ; qu'il est bien
» consolant de partager ses peines &
» ses plaisirs avec un époux chéri,
» qui se rend aimable par l'esprit &
» par le cœur, & qui entre dans tous
» nos sentimens & dans tous nos de-
» sirs. Mais où sont-ils les époux faits
» de cette sorte ? Ne les voit-on pas
» au-contraire presque tous se dé-
» pouiller de ces manieres aimables,
» & de cette conduite engageante
» qu'ils tiennent à notre égard, tant
» qu'ils ne sont qu'amans ? Ne les
» voit-on pas après le mariage, &
» par une affreuse métamorphose,
» devenir des hommes tous différens
» de ce qu'ils étoient auparavant ?
» A peine conservent-ils l'ombre de
» la politesse envers une épouse,
» souvent même un seul reste de ces
» égards, qu'on se doit les uns aux
» autres dans la vie civile.

» D'ailleurs quelle corruption ne
» regne pas aujourd'hui parmi les
» jeunes gens, & que n'a pas à crain-
» dre de leurs déréglemens une épou-
» se ? Aussi ne vous cacherai-je pas,
» ma fille, que je souhaiterois que
» votre goût vous portât à faire sur
» cet important article un choix sa-
» ge & solide, & à préférer pour
» époux un homme mûri par l'age &
» par l'expérience, à celui que la jeu-
» nesse rend presque toujours livré
» aux plus dangereux écarts. Con-
» noissant la solidité de votre manie-
» re de penser, j'ose espérer de vous
» ce choix & cette préférence. Je
» ne vous dis rien au reste que l'expé-
» rience ne nous ait déjà confirmé
» dans ce siecle. J'ai vu une aimable
» & jeune pupille, dont l'esprit & le
» jugement étoient supérieurs à son
» âge, s'attacher par goût & par
» choix à son tuteur, de qui même
» la fortune étoit fort inférieure à la

» sienne, & le prendre pour époux,
» à l'exclusion d'une foule de jeunes
» gens qui s'empressoient à captiver
» son cœur. Elle en a été parfaite-
» ment récompensée, & ne s'est
» point trompée dans son choix. Il
» n'est sorte de complaisances, de
» prévenances, de témoignages d'a-
» mour & de dévouement, que ce ma-
» ri ne rende à sa tendre épouse ; &
» l'on peut les proposer tous deux
» pour le modele des plus heureux
» époux.

» Quoi qu'il en soit, Emilie, si
» après un examen sérieux sur vous-
» même & sur vos sentimens, votre
» goût vous porte au mariage, sou-
» venez-vous d'en remplir exacte-
» ment les devoirs. Fidelement atta-
» chée à votre époux, ayez en hor-
» reur tout ce qui pourroit le moins
» du monde être contraire à la vertu.
» N'ayez d'attache, de sentimens,
» & d'amour, que pour lui, & regar-

» dez la perte de son estime comme
» le plus affreux malheur où vous
» sauriez jamais être plongée ; tant
» que vous ferez son bonheur, le vo-
» tre vous sera assuré. Chargez-vous
» seule de tout ce qui regarde l'inté-
» rieur d'une maison. Quelque dis-
» tinguée que soit une femme par sa
» naissance, par son rang, & par ses
» richesses, il lui sera toujours ho-
» norable de se charger de ce détail
» qui n'est jamais mieux qu'entre ses
» mains.

» Si les dieux vous accordent des
» enfans, faites de leur éducation
» l'objet capital de vos soins & de vo-
» tre vigilance. Ne le perdez jamais de
» vue. Il seroit inutile de vous exhorter
» à leur porter ce tendre amour qui
» caractérise si bien les peres & les
» meres. La nature l'imprime assez
» dans leur ame ; & il n'appartient
» qu'à des femmes barbares & féro-
» ces de renoncer à ces sentimens,

» Elevez-les également & sans
» distinction de sexe, dans la connois-
» sance des langues & des sciences.
» Quels regrets n'ai-je pas toujours
» eus sur l'ignorance où l'on éleve
» les filles, de tout ce qui peut avoir
» trait à des études sérieuses ! En ef-
» fet, je ne vois pas de coutume,
» dans nos mœurs, plus ridicule ni
» plus fantastique que celle-là. Ele-
» ver une jeune personne dans la pri-
» vation de tous les secours qui pou-
» roient éclairer son esprit & former
» son jugement, pour ne lui appren-
» dre à faire usage de sa raison & ne
» la tourner que vers les objets les
» plus frivoles & les plus futiles,
» pour ne l'occuper que de pompons
» & de poupées, & cela unique-
» ment parce qu'elle est du sexe,
» comme si le sexe n'étoit propre
» & n'avoit de talens que pour la
» futilité ; c'est-là un préjugé injuste,
» qui fait bien plus de tort aux hom-

» mes, s'il eſt vrai qu'ils l'aient in-
» troduit, comme on les en accuſe,
» qu'aux filles qui en ſont la victime.
» Ont-ils appréhendé, ces hommes
» injuſtes, que les femmes ne leur
» enlevaſſent la gloire des ſciences?
» En ce cas, leur crainte eſt fondée;
» mais le préjugé n'en eſt pas moins
» déraiſonnable, ni moins extrava-
» gant. Ils n'ont pas fait attention
» cependant que rien ne feroit plus
» d'honneur à l'eſpece humaine, &
» que rien ne ſeroit plus propre à
» étendre les connoiſſances & les
» ſciences, que de les faire cultiver
» aux femmes. Car enfin, les hom-
» mes ont-ils, comme elles, cette
» clairvoyance, cette délicateſſe de
» génie, cette fineſſe de goût, qui
» ſont ſi néceſſaires pour avancer le
» progrès des études, & pour vaincre
» les difficultés qui s'y rencontrent.
» Qu'ils jettent les yeux ſur ces fem-
» mes illuſtres qu'on a vues de temps

» en temps s'appliquer à l'étude des
» sciences, quels brillans succès n'y
» ont-elles pas eus, quelle gloire n'y
» ont-elles pas acquise, & quel
» honneur n'en a-t'il pas rejailli, non-
» seulement sur leur sexe, mais sur la
» nation entiere, parmi laquelle elles
» ont pris naissance ?

» Que je vous estimerois néan-
» moins heureuse, ma fille, si vôtre
» goût vous portoit à entrer dans
» l'ordre des vestales ? Je prie les
» dieux avec instance qu'ils fassent
» naître en vous un si pieux desir.
» Quelle gloire, Emilie, de se voir
» consacrée au culte de nos divini-
» tés, d'être chargée de ce feu sacré
» dont la conservation & la durée
» font le bonheur de la nation, & la
» sureté de l'empire, d'être comme
» les médiatrices entre le ciel & les
» hommes, & de procurer à l'uni-
» vers la faveur des dieux ? Les fonc-
» tions nobles & relevées de ces sain-

» tes vierges, la pureté de leur vie,
» l'excellence de leur miniſtere, les
» rendent preſque ſemblables aux
» dieux. Exemptes de toutes les ſol-
» licitudes humaines, elles goûtent
» dans le repos de la ſolitude les
» plus purs & les vrais plaiſirs de la
» vie. A l'abri des tempêtes & des
» orages auxquels eſt ſans ceſſe ex-
» poſé le reſte des humains, elles
» goûtent les douceurs d'un calme
» aſſuré. Affranchies de la ſervitude
» & de la tyrannie des paſſions, par
» le fréquent uſage où elles ſont de
» les combattre & de les vaincre,
» elles ne connoiſſent d'autre féli-
» cité, que celle qui eſt attachée à
» la vertu, & ne ſuivent d'autres
» maximes que celles de la ſageſſe.
» Mais comme on trouve dans tou-
» tes ſortes d'états, des peines &
» des amertumes; qu'il faut d'ail-
» leurs vivre en celui-ci dans une
» entiere abnégation de ſa volonté,

» pour demeurer aveuglement soumi-
» se à celle de la premiere des vesta-
» les, souvent guidée par le seul ca-
» price & par une bizarre injustice;
» consultez vos forces avant que d'en-
» trer dans ce saint ordre. Ne préci-
» pitez rien, & n'imitez pas celles
» qui s'y engagent en un âge si ten-
» dre qu'à peine sont-elles capables
» de se conduire & de se gouverner
» par elles-mêmes. Les réflexions
» arrivent, mais trop tard; & il ne
» leur reste qu'un affreux repentir
» de s'être témérairement & légére-
» ment déterminées à un état, dont
» elles ne connoissoient ni les obli-
» gations, ni les regles.

» Ayez de la douceur & de la
» modestie, deux qualités qui font
» le plus bel appanage du sexe. Evi-
» tez avec soin toutes les moindres
» occasions qui pourroient vous jet-
» ter dans les emportemens & dans
» la colere. Une femme est affreu-

» ſe, lorſqu'elle ſe livre ſans mé-
» nagement à des violences outrées.
» Que votre modeſtie & votre affa-
» bilité néanmoins ſoient mêlées de
» cette noble fierté, qui convient ſi
» bien aux perſonnes de notre ſexe
» & de votre naiſſance. Mais ſoyez
» ſans orgueil & ſans oſtentation;
» n'imitez pas le reſte des femmes
» qui la plûpart, ſans aucune ſorte
» de titre, donnent dans une vaine
» gloire & une arrogance extrêmes,
» & qui croient que leur ſexe ſeul les
» met en droit de mépriſer tout le
» le genre humain. N'oubliez pas
» que la politeſſe vous ſiera tou-
» jours, envers qui que ce ſoit que
» vous la pratiquiez; elle eſt le
» caractere le plus diſtinctif d'une
» naiſſance relevée, & le fruit d'une
» riche éducation.

» Telles ſont, ma fille, les prin-
» cipales inſtructions que j'avois à
» vous donner. Ayez-les ſans ceſſe

» préſentes à votre eſprit : & ſou-
» venez-vous qu'en les pratiquant,
» vous mériterez l'amitié des dieux
» & l'eſtime des hommes.

Après la lecture de cet écrit que Calliſthene ne pouvoit ſe laſſer de louer, Ariſtandre reprit ſon récit. Non-ſeulement il me fut impoſſible, dit-il, de parler de mon amour à Emilie, pendant tout le temps de la navigation ; j'y ai encore trouvé les mêmes difficultés à Rome où je n'ai ceſſé de rechercher les occaſions de lui en parler. Il y a déjà plus d'un an que je ſuis ici ; je me ſuis trouvé pluſieurs fois aux mêmes endroits où elle étoit, ſoit aux ſpectacles & aux jeux publics, ſoit aux temples, ſoit dans des compagnies particulieres ; & j'y ai fait ſans ſuccès toutes les tentatives poſſibles. Je ne me laſſe pourtant pas. Je me ſuis preſque fixé dans cette ville ; j'y ai pris une maiſon

qui n'eſt pas éloignée de celle d'Emilie, dans la vue & l'eſpérance de trouver enfin des momens & des rencontres plus favorables à mon amour. Cette maiſon de campagne me ſert de retraite : c'eſt ici que je viens quelquefois charmer l'ennui qui me dévore, & rever dans des lieux ſolitaires aux attraits dont je ſuis l'eſclave.

Je n'ai garde, lui dit Calliſthene, de vous exhorter à profiter du peu de ſuccès que vous avez eu juſqu'ici dans votre amour, pour vous en guérir. Je connois trop la force & l'empire de cette terrible paſſion. Il ſemble toutefois, cher Ariſtandre, que les dieux vous en fourniſſent un moyen bien facile. Vos efforts n'ont rien produit ; votre perſévérance n'eſt pas même connue d'Emilie ; vous n'en recevez aucun eſpoir ; ſaiſiſſez donc ces traverſes & ces obſtacles, pour recouvrer votre

liberté. Voyez où m'a jetté mon amour. N'aurois-je pas été plus heureux de ne prendre de ma vie aucun engagement ? Que savez-vous si les dieux ne vous réservent pas un dénouement plus triste & plus funeste encore que celui que j'ai trouvé.

C'est votre exemple même, répartit Aristandre, qui fait ma justification. Les liens qui s'étoient formés entre vous & l'aimable Aristoclie, me font désirer un bonheur semblable. Il est vrai qu'ils ont fini par une terrible catastrophe. Mais après tout, ce cruel événement est unique ; & l'on n'en voit pas communément arriver de semblables. Au surplus, quelles douceurs ne ressentez-vous point, même aujourd'hui, à rêver à une personne si aimable & dont vous étiez si tendrement aimé. Que mon sort seroit heureux, si je parvenois à me faire écouter d'E-

mille, à lui faire agréer mes feux, & à mériter son amour ! Quoi qu'il en arrive néanmoins, je ne puis me guérir ; & je tenterai toutes les voies imaginables pour avoir quelque succès dans cette glorieuse passion.

Ces deux amis s'entretinrent souvent sur le même sujet, durant tout le séjour qu'ils firent encore dans ce lieu. C'étoient toujours de nouvelles raisons qu'Aristandre présentoit à Callisthene pour excuser la persévérance qu'il avoit jurée. Ils partirent enfin quelques jours après pour la ville. Aristandre ne voulut point souffrir que Callisthene prit d'autre logement que chez lui ; & ils ne se quitterent plus.

Le lendemain de leur arrivée fut un jour de réjouissance publique dans Rome. C'étoit le triomphe d'un consul Romain, pour quelque victoire qu'il avoit remportée sur les

les Gaulois. Ce général des troupes Romaines devoit offrir un ſacrifice ſolemnel dans le temple du dieu Mars, & donner au peuple le ſpectacle d'un combat de bêtes féroces. Ariſtandre toujours ingénieux à trouver les moyens de voir Emilie, propoſa à Calliſthene d'aſſiſter à toute cette fête, dans l'eſpérance d'y rencontrer l'objet de ſon amour. Calliſthene ne ſavoit point contredire aux volontés & aux deſirs de ſon ami; & malgré la triſteſſe profonde dont il étoit accablé, il conſentit à ſuivre toutes les parties de ces réjouiſſances.

Ils ſe trouverent donc au ſacrifice qui ſe fit dans le temple de Mars. A peine le ſacrificateur avoit-il fait les premieres libations, qu'on vit entrer Emilie ſuivie d'un eſclave. Elle étoit parée de tous les plus beaux habits convenables à une perſonne de ſon rang; & toute l'aſ-

semblée fut éblouie de sa beauté. On juge bien qu'Aristandre ne fut pas des derniers à l'appercevoir. Sa joie ne peut se bien dépeindre, non plus que son impatience qui fut extrême durant tout le temps du sacrifice. Aussi-tôt qu'il fut fini, cet amant passionné s'avança des premiers sous le portique du temple, & dans le moment qu'Emilie vint à passer, il l'approcha avec respect, & lui offrit de l'accompagner jusqu'à sa maison Mais cette fille insensible, dont les froideurs sembloient s'accroître chaque jour, le refusa d'une maniere si sévere & si rigide qu'il n'osa lui résister; & il fut contraint de se retirer, sans avoir pu lui adresser une seule parole.

De cette sévérité, si propre à éteindre les feux les plus violens, Callisthene prit occasion de représenter à Aristandre toute l'inutilité de

ſes démarches, & de l'exhorter à ſe guérir d'une paſſion qui ne lui préſentoit que des amertumes & des chagrins. Mais c'étoit vainement que ce tendre ami employoit toutes ſortes de raiſons pour le convaincre. Ariſtandre, pénétré de douleur & frappé de ce terrible coup, n'en devint pas plus raiſonnable. C'eſt le propre de cette paſſion ; plus les obſtacles ſont grands, plus elle croît & prend de nouvelles forces. De retour chez lui, il pria Calliſthene de le laiſſer rêver quelques momens à ſes malheurs ; & il paſſa dans ſon cabinet pour s'y livrer à ſes réflexions.

Calliſthène, craignant quelque coup de déſeſpoir, ne voulut point s'éloigner ; il le ſuivit, à ſon inſu, & l'entendit tenir ce diſcours. Ne devois-je donc vous voir, adorable Emilie, que pour vous aimer ; & ne devois-je vous aimer, que pour

encourir votre indignation ? Quelle eſt donc ma cruelle deſtinée ? Tous mes feux & toute ma conſtance ne vous touchent point. Votre inſenſibilité ne finira donc jamais. Que je puiſſe au moins apprendre de votre aimable bouche ſi vous me condamnez à un ſilence éternel ; & ſi la flamme que vos attraits ont fait naître dans mon cœur, vous eſt odieuſe : prononcez, Emilie, ſur mon ſort.

Dans ce moment Calliſthene parut & interrompit Ariſtandre, afin de lui ôter la liberté de pouſſer plus loin des rêveries, qui ne pouvoient que le troubler & altérer ſa ſanté. Il le calma même par quelques ſages réflexions, & l'obligea de ſortir de là. Ils prirent un léger repas ; & allerent enſuite aſſiſter au combat des bêtes féroces.

Emilie ſe trouva encore à ce ſpectacle : elle étoit placée ſur les ſie-

ges des veſtales ; & les deux amis ſe mirent ſur ceux de la jeuneſſe. Durant tout le temps du combat, Ariſtandre ne ceſſa de jetter les yeux ſur Emilie : mais celle-ci ne daigna jamais les arrêter ſur lui ; & ſans aucune attention à ce qui ſe paſſoit dans l'arene, elle porta pluſieurs fois ſes regards ſur Calliſthene.

Que vois-je, diſoit Ariſtandre en lui-même ! Emilie n'a des yeux que pour Calliſthene. Ne me trompe-je point ? Non ſans doute. Voilà donc cette inſenſibilité évanouie ; mais hélas, c'eſt un autre que moi qui a fait cet étonnant changement. Il paſſa dans ces ſortes de réflexions tout le temps du ſpectacle ; & tout ce qu'il vit de la contenance d'Emilie, le confirma de plus en plus dans ſes idées.

Enfin le combat étant fini, Ariſtandre & Calliſthene deſcendirent les premiers, & allerent ſe placer

à la porte ſeptentrionale de l'amphithéatre, qui étoit celle par où devoit paſſer Emilie. Auſſi-tôt qu'elle parut, Ariſtandre lui dit en l'abordant : ſerez-vous donc toujours inſenſible, aimable Emilie ; & ma préſence vous offenſera-t'elle à jamais? Je vous ai aſſez expliqué mes ſentimens, lui répondit Emilie ; je ne puis m'arrêter plus long-temps. Mais de grace, lui dit-il, en la retenant, dites-moi, je vous ſupplie, ſi vous doutez de la ſincérité de mes feux. Cet ami, continua-t'il, en lui préſentant Calliſthene, fidele témoin de mes plus ſecrets ſentimens, peut me ſervir de garant de toutes mes proteſtations. Ariſtandre avoit trouvé le vrai moyen de ſe faire écouter ; l'artifice étoit délicat, il alloit droit au cœur d'Emilie, qui charmée de connoître cet étranger, s'arrêta auſſi-tôt, en diſant à Ariſtandre qu'il ne lui falloit rien moins

qu'une si puissante caution. Callisthene ayant alors pris la parole, répondit qu'il s'estimeroit très-heureux d'avoir acquis ce crédit auprès d'elle, mais qu'Aristandre n'en avoit pas besoin, que sa persévérance lui en tenoit lieu. Je n'en suis pas bien assurée, répartit Emilie ; c'est une chose très-douteuse, qui demande d'être éclaircie ; je vous quitte : avec quoi elle se sépara d'eux.

Les deux amis étant de retour chez eux, Aristandre fit confidence à Callisthene de ses soupçons. Il lui dit qu'il ne doutoit pas un instant que la belle Emilie n'eut pris du goût pour lui ; & que tout ce qu'il avoit vu au spectacle, lui en étoit un témoignage assuré. Callisthene eut quelque peine à se le persuader ; la chose lui paroissoit hors de toute vraisemblance. Quoi, dit-il, un étranger plongé dans la plus affreuse tristesse, qui ne se produit au de-

hors que pour vous complaire, insensible à toutes les joies qui peuvent se présenter à lui, cet étranger aura fait impression sur le cœur de la plus insensible de toutes les beautés ; tandis qu'un aimable cavalier, appliqué depuis long-temps à lui plaire, n'a pu pénétrer encore la route qui conduit à son cœur. C'est une chose qui me passe & que je ne saurois croire.

N'en doutez nullement, répartit Aristandre. L'application d'Emilie à vous regarder durant tout le spectacle, le plaisir qu'elle a témoigné lorsque vous avez paru devant elle, tout cela me prouve l'effet que vous avez produit dans le cœur de cette fiere beauté. Cependant, ajouta-t-il, je n'en suis point fâché ; & c'est un soulagement à mes maux de voir son insensibilité céder au mérite de la personne qui m'est la plus chere. Je vous fais volontiers

un ſecond ſacrifice de cette conquête. Attachez-vous à elle, cultivez-là, j'y conſens; & ſoyez auſſi heureux amant que j'aurois ſouhaité de l'être.

J'avois cru, cher Ariſtandre, répondit Calliſthene, que l'amour dont vous brûlez & les rigueurs infinies dont vous êtes payé, vous avoient faſciné les yeux; & qu'Emilie vous avoit paru détourner vers moi ſes regards, tandis qu'elle ne les avoit peut-être fixés que vers vous. Mais puiſque vous parlez ſi affirmativement, & que vos ſoupçons ſont de véritables certitudes, je vous dirai que je n'ai garde d'accepter le ſacrifice que vous m'offrez. Croiriez-vous, continua-t'il, que mon cœur fût ſuſceptible d'un tendre engagement? Vous faites tort à mon malheureux amour; & jamais on ne me verra brûler d'une nouvelle flamme. Hélas, s'écria-t'il,

chere Ariſtoclie, votre mémoire me tient lieu de tout. Fidele envers vous, même au-delà de votre tombeau, nulle beauté ne m'engagera dans ſes fers, & ne me fera oublier ce que je dois à vos manes, & à cette parfaite tendreſſe qui nous uniſſoit. Raſſurez-vous donc, Ariſtandre; ne craignez pas que je ſois jamais un obſtacle à vos feux. Quand mon cœur ne ſeroit pas dans l'aſſiette où mes malheurs l'ont mis, quand il ſe trouveroit même vuide de ſentimens d'amour, je renoncerois plutôt à la vie, que de former un engagement contraire à vos deſirs & à vos vues. Ne vous laſſez donc point; perſévérez dans votre pourſuite; je ne doute pas qu'Emilie ne ſe rende enfin à vos tendres empreſſemens.

Que votre amitié, Calliſthene, eſt généreuſe, reprit Ariſtandre! vous refuſez de répondre aux ſen-

timens qu'a conçu pour vous la plus parfaite des beautés : je connois tout le prix de votre sacrifice. Je continuerai donc, puisque vous me le permettez, de faire mes efforts pour vaincre l'insensibilité d'Emilie : mais j'y ai besoin de votre secours & de vos bons offices. Consentez de vous trouver avec moi aux entrevues que je pourrai en obtenir. Elle vous verra avec plaisir ; & nous sachant si étroitement unis, elle aimera mieux être obligée de vous voir avec moi, que de ne pas vous voir du tout. Je profiterai de ces momens ; j'étudierai tous les moyens imaginables pour lui plaire & pour la rendre sensible ; & peut-être enfin serai-je assez heureux que d'y réussir. Vous êtes le maître, répondit Callisthene ; & quelque répugnance que je puisse avoir à fréquenter le monde, je suis prêt à vous accompagner en tous les lieux

où je pourrai vous être de quelque utilité.

Il ne restoit plus qu'à prendre des mesures convenables pour avoir entrée dans la maison d'Emilie. Callisthene proposa d'y aller le lendemain, sous prétexte de lui rendre visite à l'occasion de ce qui s'étoit passé la veille au sortir du spectacle. Aristandre n'eut garde d'être d'un avis contraire. De sorte que ces deux amis s'étant rendus après leur dîner à la maison d'Emilie, ils la trouverent dans son appartement occupée à peindre un paysage à fresque sur le mur de son cabinet. C'étoit pour cette charmante fille le plus agréable de ses amusemens; elle manioit le pinceau avec toute la délicatesse possible; & souvent elle passoit à cette honorable occupation la plus grande partie de la journée. Dès qu'elle les vit entrer, elle cessa de travailler; mais à la vue de

Callisthene, elle ne put cacher sa surprise, & il parut sur son visage une émotion, dont Aristandre ne manqua pas de s'appercevoir.

Voici cet étranger, lui dit ce dernier, en l'abordant, de qui vous parûtes hier exiger le cautionnement de mes protestations ; il vient, Emilie, vous en donner toutes les assurances. Voudrez-vous bien les recevoir, & écouter enfin les témoignages de mon amour, puisqu'ils sont maintenant appuyés d'une si sure caution. Il n'y auroit rien à desirer, répondit Emilie, pour ma sureté, dans la passion que vous me dites depuis si long-temps avoir conçue pour moi, si je me trouvois quelque disposition à y répondre ; mais pouvez-vous espérer que ce changement arrive jamais en moi. Ce n'est point aucune sorte de répugnance qui m'éloigne des sentimens que vous souhaiteriez de

m'inſpirer. J'ai pour vous toute l'eſtime qu'on doit accorder à votre mérite ; mais pour de l'amour, j'eſpere que les dieux m'en préſerveront, & qu'il n'en entrera jamais dans mon cœur.

O ciel ! lui dit Ariſtandre, rien n'eſt capable de vous ébranler, ni ma perſévérance, ni mes promeſſes, ni celles d'un ami qui peut avec ſureté répondre de mes ſentimens, par la connoiſſance particuliere qu'il a de mon cœur. Rien ne vous touche, cruelle Emilie ; toujours inſenſible, vous dédaignerez mes feux, ſans eſpoir de jamais vous attendrir par mes ſouffrances & par mes peines. Quel ſort pitoyable & cruel me préparez-vous ?

Je ſuis véritablement touchée de votre état, reprit Emilie ; je vous plains. Mais c'eſt cela même qui me fait trembler pour moi, dans quelque engagement que je me li-

vraſſe. De quelles inquiétudes & de quelles allarmes n'eſt point accompagné l'amour ? Je ſais qu'il n'eſt pas toujours en notre pouvoir de nous en garantir ; & qu'il n'eſt rien de ſi bizarre que les occaſions qui le font naître, ni rien de ſi fort & de ſi invincible que les engagemens involontaires. Les dieux ſemblent avoir en ce point réuni toute leur puiſſance, pour ſe jouer de la prudence & de la ſageſſe des hommes. Mes ſentimens vous paroîtront étranges, à vous, Ariſtandre, qui auriez intérêt de m'en voir de contraires : mais je ſuis aſſurée que votre ami penſe tout comme moi, parce que je le crois dégagé de ces dangereux liens.

J'avoue, répondit Calliſthene, que l'amour a ſes obſtacles, ſes embarras, & ſes peines ; mais il faut convenir auſſi que tout ce qu'il a de fâcheux ſe trouve puiſſamment

contrebanlacé par les plaiſirs & les douceurs qui accompagnent l'union de deux cœurs. J'ai éprouvé plus que perſonne cette étrange viciſſitude. J'ai même été malheureux au-delà de tout ce qui arrive aux amans. L'objet qui avoit allumé les feux de l'amour dans mon cœur ne vit plus. Les dieux ont ſouffert qu'il me fût ravi, par la plus terrible de toutes les cataſtrophes. Mais mon cœur n'en eſt pas pour cela plus libre ; je ne ceſſe d'y porter gravée l'image de cet aimable objet ; je lui conſerve la même fidélité que je lui avois vouée durant ſa vie ; & je me fais encore un ſingulier plaiſir de lui donner toutes mes penſées, toutes mes affections, & tous mes vœux. Le croirez-vous, je goûte même dans ce genre de conduite toutes les douceurs poſſibles ; & je préfere cette aſſiette de mon ame à tout engagement réel.

Quoi, lui dit Emilie, vous avez aimé; & malgré la perte que vous avez fait de la personne qui vous avoit engagé dans ses liens, vous lui conservez toute votre tendresse; & vous vous êtes proposé de ne la point effacer de votre souvenir: l'exemple est rare, & je doute qu'on en trouvât de pareils. Mais peut-on vous demander le récit de tout ce qui vous est arrivé de sinistre dans votre amour, & des événemens qui ont traversé votre bonheur. Ce que vous nous en avez dit, excite toute ma curiosité.

Callisthene obéit, & raconta brievement la naissance de son amour pour Aristoclie, les progrès de leur flamme mutuelle, & la tragique fin qu'elle avoit eue. Il le fit avec esprit, & d'une maniere si aimable qu'Emilie s'enflamma de plus en plus pour cet étranger, qui n'avoit déjà que trop fait d'impression sur

ſon cœur. Voilà, lui dit-il, en finiſſant ſon récit, ce que les dieux préparoient à mon amour. Jugez après cela ſi je pourrois m'engager de nouveau, & oublier ce que j'ai juré aux manes de la tendre Ariſtoclie.

Emilie fut touchée de ſes malheurs ; mais elle n'eut garde d'approuver le propos qu'il avoit fait de n'aimer plus perſonne. Vous avez fait pour Ariſtoclie, lui dit-elle, tout ce qu'on peut raiſonnablement exiger d'un cœur tendre & bienfait. Vous lui avez conſervé votre fidélité, malgré les efforts de ſa rivale. Vous avez rendu à ſes cendres & à ſa mémoire les plus tendres & les plus glorieux hommages que les vivans puiſſent donner aux manes des morts. Mais votre douleur ne doit point s'étendre au-delà du tombeau. N'offenſez-vous point les dieux par des regrets ſi opiniâtres ? N'atten-

tez-vous point à leur justice & à l'ordre qu'ils prescrivent dans les événemens de la vie humaine ?

Je croirois au contraire, repliqua Callisthene, encourir la colere des dieux, si je violois les sermens que j'ai faits en me liant avec Aristoclie. Ils ne se bornoient pas, ces sermens, au cours de sa vie ; je les ai portés au-delà même de ses jours. Ainsi la religion va de concert avec mon amour ; & l'on peut croire que deux liens si puissans ne se rompent pas témérairement. Mais tout le monde, continua-t'il, ne se trouve pas dans de pareilles circonstances. Il est permis à ceux qui sont dégagés de ces liens, de prendre les engagemens que le cœur leur inspire. Je crois même qu'une jeune personne abuse des charmes & de la beauté dont les dieux peuvent l'avoir ornée, lorsqu'elle se refuse aux tendres feux qu'elle se trouve

avoir allumés. Vous êtes dans le cas, Emilie ; toutes les perfections de la nature & tous les talens acquis sont réunis en votre aimable personne. On n'a pu les voir sans en être blessé ; vous connoissez les feux que vous avez fait naître dans le cœur d'Aristandre ; il vous jure une fidélité éternelle ; & cependant rien ne vous touche. Je crains que votre insensibilité n'offense les dieux ; leur puissance est terrible & leur courroux à redouter ; craignez-en les suites.

Si les dieux avoient voulu que je répondisse à la flamme d'Aristandre, dit Emilie, ils auroient préparé les voies de mon cœur, & m'auroient inspiré quelque sensibilité pour lui : mais je n'ai encore eu à son égard aucun de ces sortes de sentimens qui conduisent à la tendresse. Je n'ose pourtant pas assurer que mon cœur soit toujours dans la même assiette envers le reste des hommes.

les exemples qui arrivent chaque jour parmi les personnes de mon sexe me font trembler. En disant ces dernieres paroles, Emilie jetta un regard tendre & passionné sur Callisthene, qui comprit parfaitement tout ce qui se passoit dans son ame; mais il feignit de ne s'en être pas apperçu.

Aristandre n'avoit pas non plus laissé échapper ce signe non équivoque de la passion d'Emilie. Aussi poussa-t'il à l'instant un profond soupir; & en se levant de son siege, il lui dit, ce seroit abuser trop longtemps de votre bonté, nous allons nous retirer. Permettez-nous seulement de paroître quelquefois devant vous. Je ne vous entretiendrai point de mon amour; & je borne mes desirs à jouir de votre aimable présence. A ces conditions, répondit la fiere Emilie, en les quittant, je consens à recevoir vos visites.

Les expressions me manquent pour bien représenter la douleur & l'accablement où se trouva Aristandre au sortir de chez Emilie. Y a-t'il jamais eu, dit-il à Callisthene, lorsqu'ils furent arrivés à leur maison, d'amant plus malheureux que moi ? Quelle bizarrerie de sentimens ! Emilie conserve une répugnance invincible pour celui qui lui jure une fidélité sincere, constante, & sans bornes ; tandis qu'elle laisse naître & nourrir dans le secret de son cœur, une flamme très-vive pour une personne dont elle ne peut ignorer les dispositions, & qui lui explique d'une maniere si précise le propos qu'il a juré de n'aimer qui que ce soit de sa vie. Quel sort est le mien ! justes dieux, laisserez-vous impunis des caprices si étranges ? Ne serez-vous point enfin touchés de mon malheur ?

Laissez agir le temps, lui dit

Callisthene ; ne vous rebutez pas. Mais si je suis un obstacle aux progrès que vous pourriez faire dans le cœur d'Emilie, je me condamne dès ce moment à me bannir pour jamais de ces lieux, & à être privé, pour votre propre satisfaction, du doux plaisir que je ressens à être avec vous. Ne balancez point, continua-t'il, à me laisser prendre ce parti. Mon absence doit immanquablement la guérir d'une passion ridicule, qui ne sauroit tenir plus long-temps contre mes froideurs. A dieu ne plaise, répartit Aristandre, que mon amitié soit la victime de mon amour. Je me condamnerois moi-même, dût-il m'en coûter la vie, à étouffer pour jamais ces malheureux feux qui me consument, plutôt que de consentir à votre éloignement. Vous m'êtes plus nécessaire que jamais ; c'est en vous seul que je trouve de la consolation.

Après ces momens d'entretien ; ces deux amis allerent prendre leur repas ; & ensuite Callisthene voyant Aristandre accablé de douleur, l'exhorta à se reposer. La nuit & le sommeil, lui dit-il, peuvent ramener le calme dans votre ame. Il n'y en a plus pour moi, répartit Aristandre ; c'est bien moins pour rêver à mes malheurs avec plus de liberté, que pour travailler à me guérir, que je vais me retirer dans mon appartement. En effet, il passa une nuit des plus cruelles. Son esprit fut agité de mille & mille pensées, toutes plus tristes & plus affligeantes les unes que les autres.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

